

M de l'Etat



LES ESPEROIR



NOEL 1942

PAUL VOLLETTE

no 1071 B3

ESPOIR

ORGANE DE LIAISON
DES PRISONNIERS DU STALAG VC

N O È L 1 9 4 2

SOMMAIRE

	Page
« NOEL, NE L'OUBLIEZ PAS, C'EST LA NUIT DE L'ESPERANCE » <i>par Paul Vivien</i>	2
JEUNES FORCES <i>par André Laffont</i>	3
UN MESSAGE DE NOTRE NOUVEL OFFICIER-CONSEIL <i>par le Lieutenant Pouessel</i>	4
D'UN NOEL A L'AUTRE <i>par Pierre Bouquet</i>	4
JOIE DE NOEL A PARIS <i>par Robert Filère</i>	4
CHRONIQUE DU CENTRE D'INFORMATIONS NATIONALES	5
NOEL DES GUEUX <i>Poème de Serge Mabire</i>	5
NOEL D'EMPIRE <i>par Robert Orsier</i>	6
CRECHES ET PASTORALES EN PROVENCE <i>par Raymond Louche</i>	9
D'UNE RENAISSANCE POETIQUE FRANÇAISE <i>par André Foucher</i>	10
RESURRECTIONS <i>par Serge Mabire</i>	11
CE QUE LES ETRANGERS DOIVENT A LA MUSIQUE FRANÇAISE <i>par Yves Bosco</i>	13
BIBLIOTHEQUE <i>par Roger Girardin</i>	13
LE NOEL DE TOINOU <i>Conte Morvandiau de Robert Marchand</i>	14
REVEILLON <i>Tableau Berrichon de Paul Raffestin</i>	15
L'HOMME DE CONFIANCE VOUS PARLE <i>par Antony Payrau</i>	17
LE VOIR PASSER PARMY NOUS <i>par l'Abbé G. Girard, Aumônier du Stalag</i>	18
D'UN SYMBOLE A UN AUTRE <i>par le Médecin-Lieutenant Jouandon</i>	20
NOTRE ŒUVRE D'ASSISTANCE <i>par Georges Rénaud</i>	21
OMBRES SUR LE MUR <i>par Pierre Blanc</i>	22
NOTES SUR LA NOUVELLE POLITIQUE FINANCIERE <i>par Marcel Guéron</i>	28
DES CAMARADES ! <i>Poème d'André-Masson</i>	III

COUVERTURE DE PAUL VOLETTE
HORS-TEXTE DE GEORGES DUBOIS
ILLUSTRATIONS DE : CHARLES COUASNON, GEORGES DUBOIS, MARCEL HENRY
MICHEL LAUNAY, GASTON TISSERAND, PAUL VOLETTE
MAURICE CHARRON



En cette fête de Noël, c'est avec une fervente émotion que nous nous unissons dans le pensée de Notre Maréchal et de son Chef du Gouvernement, symboles magnifiques de la France et de sa volonté de vivre.

« ... NOËL, NE L'OUBLIEZ PAS, * * *

* * * C'EST LA NUIT DE L'ESPERANCE ... »

La roue du temps a tourné.

Pour la troisième fois depuis la captivité, nous allons aborder la grande nuit pleine de solennité et de mystère.

Nous allons y pénétrer comme dans une nef immense, où les battements de nos cœurs nous renverront leurs échos amplifiés.

Il y aura des chants qui mourront au seuil des gorges resserrées, et des rires qui contiendront des sanglots. Et il y aura des larmes qui seront heureuses de couler ; ces larmes qu'un poète appelait la Fontaine de Pitié, et dont il disait qu'elles sont la consolation...

Nous nous laisserons porter par cette belle émotion collective, où, dans la pensée des foyers, nous nous sentirons plus unis que jamais. Car Noël, fête du foyer, voit se diriger, d'un seul mouvement, tous nos regards humides vers la France ; car Noël, fête du foyer, est aussi pour l'exilé, la fête de la Patrie.

**

Célébrons-la tout spécialement, notre Patrie, dans les heures vibrantes que nous allons vivre. Pour elle, au miracle de la Nativité, doit s'associer celui de sa résurrection. L'an dernier, nous avions entièrement consacré notre numéro de Noël à l'homme providentiel à qui nous devons ce miracle, à celui qui a fait le don de sa personne à la France, pour qu'elle connaisse de nouveau des Noël's dans la joie. Chaleureusement unis autour de Notre Maréchal, nous avons tenu à lui rendre cet humble hommage de notre fidélité.

Cette année, en vous parlant de la France tout au long de ces pages, c'est encore à lui que nous pensons. Cette terre meurtrie à laquelle il a redonné son âme, c'est à lui que nous devons de la retrouver un jour, c'est à lui que beaucoup d'entre nous doivent de l'avoir déjà retrouvée.

En cette nuit de Noël, s'il est légitime que nous évoquions un passé qui déjà s'estompe, et que nous réalisions les heures présentes par le cœur et par l'esprit, il importe surtout que nous jetions sur l'avenir un regard plein de clarté et de confiance.

**

Noël, fête du foyer et de la Patrie, est aussi, a dit le Maréchal, la fête de l'Espérance. Plus que jamais cette année, il sera la fête de l'Espérance.

Parce qu'une grande lueur a percé nos ténèbres, parce que des portes se sont ouvertes sur des horizons familiers et que des sapins s'illumineront de la joie des retours, parce que des hommes ont retrouvé leur dignité d'hommes et l'honneur de leur travail, parce que toute une jeunesse ardente et saine s'élance en chantant à l'assaut de la vie, ceux qui souffrent encore sur la terre d'exil comprennent qu'il n'aura pas été vain de souffrir et attendent avec sérénité l'heure prochaine des renouveaux.

Dans le bruit tumultueux des orgues, notre Pays vibre et ronait.

Notre âme endurcie fait confiance et espère.

Comme elle brille, l'étoile, sur les crèches de France !

Paul VIVIEN





JEUNES FORCES

PAR

ANDRÉ LAFFONT

L'avenir appartient à des groupements de forces nouveaux. Nous qui constituons une grande partie de la force vive du Pays, nous sommes un de ces groupements. Ayant refusé de nous laisser abattre, ayant décidé de nous élever à travers et malgré nos souffrances, nous sommes forts de nos volontés forgées dans l'épreuve.

D'autres groupes-forces existent. La Jeunesse de France forme le plus attrayant, le plus attachant, le plus près de nous et surtout le plus neuf de ces groupes. Force vierge, elle est la partie la plus saine du capital de la France vieillie.

Comme nous, quelquefois plus que nous, ces jeunes ont souffert. Beaucoup d'entre eux, arrachés à leurs foyers, sont restés plusieurs mois sans nouvelles des leurs. Surpris en plein élan, ils ont vu leurs projets d'avenir bouleversés, souvent brisés, un grand gouffre s'ouvrir sous leurs pas.

**

Il faut que nous réalisons le véritable drame que nos jeunes ont vécu pendant les mois qui ont suivi l'Armistice. Les espoirs, les enthousiasmes, les ambitions de leurs seize ans balayés par un cataclysme qui remettait tout en question, qui repoussait bien loin leurs aspirations si chaudes, si fiévreuses, si naturelles, pour les placer devant un problème angoissant dont la solution ne souffrait aucun retard... vivre.

Ces jeunes, ces enfants quelquefois ont eu au lendemain de la défaite des soucis, des responsabilités d'hommes. Souvent ils ont dû remplacer leur père ou un grand frère dont on n'avait plus de nouvelles, dont on n'aurait peut-être plus jamais de nouvelles.

Reentrant de plain pied dans le combat de la vie, et quel combat ! ils auraient pu se laisser abattre, étouffer, vaincre. Au contraire, leur attitude est magnifique. Réagissant, se redressant, ils se mobilisent et servent avec enthousiasme la Révolution Nationale du Maréchal dont ils sont les meilleurs propagandistes, les meilleurs soldats. Les anciens mouvements de jeunesse se développent, des nouveaux se créent, des chefs se forment. Les Chantiers leur donnent ce sens des vraies valeurs qui nous a si souvent manqué.

**

Nous sentons qu'il y a un véritable contact entre le Maréchal et les Prisonniers; nous sentons que ce contact existe, plus vivant peut-être, entre le Maréchal et les Jeunes; la nécessité s'impose de le réaliser entre les Jeunes et les Prisonniers.

Ayant supporté l'épreuve dans un climat différent, nous avons eu des réactions différentes : plus rapides, plus nettes, plus violentes chez les jeunes, parce qu'ils étaient neufs; plus réfléchies, plus profondes peut-être, chez nous, mais aussi plus lentes parce que nous avions à redevenir neufs.

De l'union de ces deux groupes-forces dépend l'avenir du Pays. C'est à nous, les aînés, qu'il incombe de nous rapprocher d'eux; d'essayer de les comprendre. Ils n'ont pas été prisonniers, alors que nous avons été et que beaucoup parmi nous sont encore des jeunes. C'est nous les jeunes prisonniers qui devons faire la liaison.

Nous sommes un certain nombre dans les Camps qui non seulement avons refusé de nous laisser vaincre par la lassitude, mais encore avons décidé de nous former pour être prêts, dès notre rentrée en France, à prendre place dans la lutte. Et cela en toute première ligne, à l'avant-garde, à notre place de jeunes que nous revendiquons comme un honneur. Ceux qui ne sont pas des jeunes prisonniers devront s'employer à le redevenir, par leurs aspirations, leur enthousiasme, leur foi.

Ces deux groupements : les jeunes et les prisonniers redevenus jeunes, soudés par un même idéal, une même volonté farouche de servir, formeront ce groupe de forces neuves dont notre Pays a tant besoin.

Heureux et fiers de mettre nos énergies à son service, c'est avec ferveur que nous ferons à notre Chef, le Maréchal, le don de cette force grâce à laquelle il ressuscitera la France.

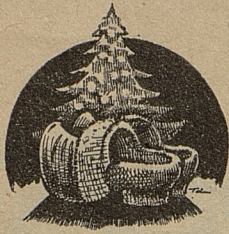
UN MESSAGE DE NOTRE NOUVEL OFFICIER-CONSEIL

En fin septembre, j'ai été appelé à Berlin par la Mission SCAPINI. Sur proposition du Colonel, chef français de l'Oflag IV D, j'étais nommé Officier-Conseil. Je suis particulièrement heureux d'avoir été affecté aux Stalags de la 5^e Région.

Le Lieutenant IBOS, que tous nos vœux accompagnent dans le Wehrkreis XII où il poursuivra son inlassable activité, avec l'ardeur que vous lui connaissez, le Lieutenant IBOS m'a longuement parlé de vous tous, tant et si bien que j'ai l'impression de vous connaître déjà avant même de vous avoir rencontrés au cours de randonnées que je voudrais pouvoir multiplier.

Partout où je suis déjà passé, j'ai toujours trouvé chez tous la même fidélité à l'égard de notre Maréchal. Nous le suivons sur la voie qu'il nous a tracée par ses Messages, nous répondons à son Appel, pleins d'espérance dans la France dont nous rêvons, et qu'il nous a fièrement promise. « Français, vous méritez de vivre, vous vivrez ! »

Lieutenant POUESSEL



D'UN NOËL A L'AUTRE

par Pierre BOUQUET

Noël 1941... Noël 1942...!

Voici un an que notre deuxième numéro d'« ESPOIR » vous portait les meilleurs vœux pour l'année 1942. Si ces vœux furent exaucés pour quelques-uns de nos camarades, ils ne le furent pas pour tous. Nous le regrettons vivement, car nous avions espéré que ce Noël 1941 serait le dernier d'une séparation déjà longue. Les journées monotones de notre captivité se sont alignées les unes à la suite des autres : les semaines ont passé... les mois aussi... et nous voici de nouveau à Noël, Noël 1942, dont nous avons tous rêvé que nous le passerions au milieu des nôtres.

« ESPOIR », notre journal, votre journal, a grandi. Dans notre premier numéro imprimé, je vous ai déjà relaté toute sa vie, en remontant à sa création, comment il a vu le jour, grâce aux efforts obstinés de notre Directeur André-Masson qui, malgré son départ, telle est la place qu'il s'est créé dans ce journal, demeure toujours présent dans nos pensées ; et comment, petit à petit il s'est perfectionné. Nous avons essayé, chaque mois, de faire entendre dans tous les kommandos du Stalag la voix de la France et de son chef, le Maréchal Pétain. En France, par l'envoi de notre « ESPOIR », nous avons fait entendre la voix des Prisonniers du Stalag VC. De part et d'autre, nous avons reçu de nombreuses et chaleureuses lettres nous encourageant à persévérer dans cette voie que nous nous étions tracée. Nous fûmes aussi sensibles, mes chers camarades, à vos félicitations qu'à celles des organismes officiels. « ESPOIR » ronéotypé avec son papier rugueux et... ses coquilles est loin !... Mais qu'il me soit permis d'ouvrir une parenthèse pour vous dire que nous l'aimons bien quand-même, malgré sa présentation, ce témoin de nos premiers combats, et que nous en conservons religieusement la collection. Si l'aspect a changé, l'esprit qui l'anime est toujours le même. Avec les moyens mis à notre disposition,

— et nous reconnaissons que, pour ce numéro spécial, ils furent grands, — nous avons essayé de vous présenter un numéro que vous seriez fiers de garder. Vous jugerez si nous avons atteint notre but.

Par sa variété dans le texte et l'illustration, nous voulons prouver à ceux qui liront notre journal en dehors des Camps, que les Prisonniers Français sont plus que jamais restés dignes de la France, et nous avons voulu concrétiser cette belle parole du Maréchal « Tous les Français fiers de la France, la France fière de chaque Français. »

Qu'il me soit permis de rendre hommage à chacun des collaborateurs qui apportèrent le meilleur d'eux-mêmes à la confection de ce numéro : nos dessinateurs, Paul Vollette, auteur de la couverture, Georges Dubois pour le hors-texte des Provinces, Gaston Tisserand, Michel Launay, Marcel Henry et Couasnon, et tous les rédacteurs dont vous lirez les articles si riches et si colorés.

Reprenant notre suggestion de Noël 1941, qui connut un magnifique résultat, nous voudrions apporter pour ce Noël 1942, un peu de joie aux enfants de nos camarades déshérités, par l'intermédiaire de notre Œuvre d'Assistance dont vous connaissez l'action si bienfaisante. Nous vous demandons que pour chaque exemplaire de ce numéro d'« ESPOIR », une petite somme parvienne à notre Rédaction. De même que les petits ruisseaux font les grandes rivières, les petites sommes réunies feront une grosse somme qui pourra soulager encore bien des misères — et Dieu sait s'il y en a.

Serait-ce exagéré de demander pour chaque spécimen de cette « revue », un petit billet vert de 50 pfennig ? Je ne crois pas. Chaque Homme de Confiance voudra bien collecter les dons auprès des camarades qui désirent conserver ce journal. Nous nous excusons de n'avoir pu tirer à un chiffre suffisant pour permettre de vous en offrir un à chacun d'entre vous, mais vous le savez, nous sommes victimes des restrictions de papier.

Et puisque nous ne recevons pas la visite du Père Noël, suppléons-le du moins, pour mettre dans les petits souliers un peu de bien-être. Nous prouverons ainsi une fois de plus que nous sommes unis par les liens de la plus étroite et de la plus profonde solidarité.

N. B. Faire les envois à : «Devisen Abteilung» et bien mentionner sur le talon du mandat : ESPOIR.

Joie de Noël à Paris

par Robert Filère

Noël ! Noël ! ce vieux cri de France nous apporte, au début de l'hiver, le sentiment d'un renouveau ; quelque chose renaît en nous, et le matin du 24 décembre, Paris se réveille avec une joie toute neuve, chaque Parisien a dans son cœur, un sapin tout vert aux étoiles scintillantes ; un air plus léger semble flotter sur la ville et le ciel gris d'Ile-de-France est si bas qu'en se haussant on espère écarter les nuages et apercevoir un ciel aussi bleu que celui sous lequel naîtra à minuit l'Enfant-Dieu.

Et toute la journée, Paris enfiévré et joyeux vivra dans son rêve, c'est un tournoiement des êtres et des choses, ce jour-là, Paris oublie de flâner, ce n'est plus le boniment du camelot qui arrête le passant, mais le désir de découvrir le jouet inédit, la dernière invention, la surprise qui rendra joyeux le regard d'un être aimé, car chacun attend cette nuit, éternellement nouvelle, quelque chose de neuf, quelque chose d'imprévu. Sur un rythme accéléré, Paris brûle ces heures qu'il voudrait retenir, et comme pour hâter la nuit tant désirée, les lumières sont allumées plus tôt, un brouillard très doux flotte autour des globes électriques et ajoute à l'irréel de la tombée du jour : les passants ne sont plus que des ombres rapides et indécises, on semble se mouvoir au milieu de poupées à qui, pour quelques heures, a été confiée toute la joie du monde, les lèvres ne connaissent que le sourire, les mots mauvais et méchants sont bannis ; seules bonté et gaieté ont droit d'asile : c'est le jour de toutes les indulgences et de tous les pardons.

Toute la nuit, Paris ne sera qu'une immense rumeur où, orgues et jazz, prières et rires, cantiques et chansons se mêleront. Et quand l'aube du jour de Noël se lèvera, les grandes personnes quitteront le premier plan de la scène, leur rôle est terminé : le 25 décembre appartient aux en-

fants, c'est leur jour. Les grands ont trois cent soixante-quatre jours dans l'année, les petits n'ont que cette journée.

Ils savent que pendant la nuit, l'Enfant Jésus a empli les souliers laissés la veille devant la cheminée où le feu avait été précautionneusement éteint. Ils ont vainement tenté de garder ouvert leurs petits yeux, mais « le marchand de sable » a fait sa visite quotidienne et, malgré eux, ils se sont endormis, en rêvant à quelque blanche apparition, auréolée d'or et de lumière, portant dans ses bras les plus merveilleux joujoux.

A peine éveillés, ils ont bondi du petit lit et, anxieusement penchés, ils dénombrent les paquets déposés pendant la nuit, ils cherchent le joujou désiré, attendu, celui dont ils ont tant parlé.

Papa et maman, éveillés eux aussi, écoutent le bruit menu des petits pieds courant sur le parquet, les cris de joie à chaque découverte, puis c'est l'entrée bruyante dans la chambre de maman, du pyjama aux teintes claires portant au bout de ces petits bras le jouet élu ; et ce sont les longs baisers humides et les rires aigus et un peu fous, les babilllements timides, et, moment tant attendu, l'enfant se glisse enfin dans le lit maternel, jeune corps, portant en lui toute la fraîcheur joyeuse de ce matin de décembre, toute la journée se continue ainsi dans la joie immense et naïve des tout petits ; et, le soir venu, lassés par tant de joies et tant de rires après un dernier baiser lancé du bout des doigts à l'enfant trop rose et trop nu de la crèche, les tout petits se couchent, serrant dans leurs bras le gros « nouns » ou la belle « pépée », don mystérieux de la nuit de la Nativité.

Et la vie reprendra ses droits, elle ramènera ses soucis et ses ennuis, sa monotonie attristée, la trêve de Noël est finie.

CHRONIQUE DU C.I.N.

Pour s'être assez peu caractérisée par des manifestations extérieures, l'activité du Centre d'Informations Nationales n'en a pas moins continué de s'exercer d'une façon très fructueuse durant le mois qui vient se s'écouler.

Tout d'abord, nous avons eu le plaisir de recevoir la longue visite du nouvel Officier-Conseil de notre Wehrkreis, le Lieutenant Pouessel, qui a été pour nous, en même temps qu'un précieux réconfort, un vibrant encouragement. Nous possédons en la personne du Lieutenant Pouessel, un guide très sûr, qui nous éclairera dans notre tâche et nous aidera à la remplir pour le bien de la communauté. Sous ses directives, notre Centre d'Informations Nationales verra, nous n'en doutons pas, se développer son rayonnement.

Notre camarade Robert Orsier a fait, le 4 décembre, une conférence très applaudie sur « La naissance de l'Empire ». Robert Orsier, qui a vécu très longtemps aux Colonies, en a rapporté des souvenirs vivants et pittoresques, qu'il sait raconter dans un langage vibrant et coloré.

Le conférencier parle d'abord du préjugé défavorable qui s'attache au mot « Colonies ». Il dégage cette idée que tous les faits dans la colonisation ne sont pas des actes de guerre et de spoliation. Il analyse d'abord les idées des philosophes et des littérateurs et les faits du passé lointain, pour en arriver aux procédés actuels de colonisation qui sont l'occupation et l'acquisition, gestes pacifiques. Puis il s'élève contre les légendes dont souffrent les coloniaux, soldats, administrateurs, colons, missionnaires et médecins, « détachés-debesoin » et « voyant-de-haut », comme les appelait Lyautey, et méritant le titre que ce dernier leur donnait au début d'une de ses allocutions aux colons de Madagascar : « Messieurs de France ».

Notre documentation s'est considérablement enrichie : nous avons en effet reçu de France, par les soins du « Comité Central d'Assistance aux Prisonniers de Guerre », un nombre imposant de livres, de brochures et de journaux traitant des questions les plus variées dans le domaine de la Révolution Nationale. Une partie de cette documentation, composée d'ouvrages d'ordre purement technique, constitue pour nous un très précieux instrument de travail et permettra aux groupes d'études de nos différentes sections d'asseoir sur des bases solides leurs recherches et leurs informations.

L'autre partie comporte, d'une part, des publications générales sur l'Œuvre du Maréchal dont nous assurons la diffusion aussi bien dans le Camp que dans les Kommandos ; d'autre part, des brochures et des journaux à caractère professionnel. A titre d'exemple, nous vous signalons deux brochures fort intéressantes concernant l'une les agriculteurs, l'autre les instituteurs.

Nous invitons vivement nos camarades des Kommandos qui désirent être renseignés sur les lois qui régissent leur profession, sur les doctrines nouvelles qui s'y rattachent, à nous écrire par l'intermédiaire de leur homme de confiance. Nous ne le répéterons jamais assez, nous possédons tous les moyens de vous éclairer sur les questions qui vous intéressent et nous ne demandons qu'à vous tenir au courant de l'évolution magnifique de notre Pays, à vous maintenir dans le climat de chez nous. C'est là, vous le savez, notre seul but, et nous voudrions, pour mieux l'atteindre, qu'un courant important et continu s'établisse entre nos camarades éloignés et nous. Ce sera d'ailleurs, en même temps, l'occasion de mieux nous rapprocher et de rester unis dans une compréhension mutuelle et dans notre confiance commune dans l'avenir de la France.

P. V.

Noël des Gueux

La neige a mûri les pavés... moisson blanche ! Hors
Le soleil de nuit grignotant l'avenue froide
Pour le rêve où tremblote une île cerclée d'or,
Sur des murs, sont figés, ombres nues, ombres roides,

Les Gueux ! A cette heure, s'éveillent les Jésus !
Qu'il ferait bon ce soir, jeter bas sa misère,
Et cueillir, pour aumône, au bout des doigts tendus,
Ce bonheur chaud qu'ils ont, qu'ils portent en lumières,

Les hommes ! Ceux dont les maisons chantent Noël !
Enfants bouclés de joies qui brodent sur des crèches
Un long cheveu de neige, allongé sur un ciel.
Pins dans la pénombre, vous vous perdez en flèches
De pénombres alourdies de fruits d'or et de chairs.

Les hommes ! Ceux dont les maisons chantent Noël !
Cette femme qui passe, a dans ses cheveux clairs,
Un baiser d'enfant qui doit sentir bon le ciel.

Et les gueux sont plus seuls dans cette nuit des joies,
Qui verra sur leurs joues l'eau fragile d'un pleur,
Miroir des souvenirs ! Fallait-il que l'on croie
Aux promesses d'amour qui venaient d'un Sauveur !

N'approcherai-je point des riches cathédrales !
Mon pas est lourd encor des terres que le gel
A tassé ! Je suis l'enfant, las du bruit des salles,
Qui quête, cette nuit, une étoile au grand ciel !

Et nous, gueux ! Aux quatre coins de la solitude
Que notre cœur n'a-t-il point en morceaux, volé
Dans le feu, dans la mort, jusqu'aux ténèbres rudes
Que le héros tenace a su faire pleurer !

Gueux comme vous, gueux des rues sans amours ! Les villes
Ont le péché de l'homme qui n'a qu'un Noël !
Sa joie ! Venez les gueux, vers un grand feu qui brille,
Vers l'Amour que Jésus pour nous, quèta du ciel !

Serge MABIRE.

NOËL D'EMPIRE

par Robert ORSIER

C'est, il y a vingt ans de cela, que pour la première fois j'ai passé Noël bien loin, très loin de France. J'étais encore presque un adolescent, mes vingt ans n'étaient point sonnés. La guerre de 1914-18 venait de finir. J'avais suivi avec inquiétude et fièvre l'effort gigantesque de mes aînés. Tant de courage, d'abnégation, de ténacité et de foi m'avaient prématurément mûri. Aussi, malgré la période de facilité factice qui s'ouvrait dans l'après-guerre, je restais pénétré de l'idée qu'il me fallait à mon tour faire quelque chose d'utile, que je me devais d'essayer par une vie de volonté et de sacrifice voulu de poursuivre, sur un autre plan — la Paix reprenant possession du monde — la route que depuis tant d'années m'avaient montrée nos poilus ! Avidé d'idéal après la griserie des heures glorieuses dont toute la jeunesse d'alors avait vibré, aspirant à l'espace et aux grands horizons, j'embarquais fin 1919 pour le Gabon et arrivais pour Noël à Libreville, que tous les Congolais du paquebot m'avaient appris être la perle de la côte occidentale d'Afrique.

Trois années de séjour m'y attendaient, et bien des Noëls ensuite allaient encore s'y succéder pour moi ; Noëls d'absence, Noëls où je pensais avec ferveur à la France lointaine que je parais de splendeurs et d'attraits toujours plus grands au fur et à mesure des années passées loin d'elle et qui me la rendaient plus désirable et plus précieuse.

Ces sentiments, comme je les éprouve ici à nouveau ! Ce long et nouveau séjour, en terre d'exil cette fois, me fait revivre toute une période passée, mais combien délicieuse alors ; les ans ont apaisé beaucoup de mes élans ; la situation nouvelle brisé bien des fibres dans le cœur, mais parallèlement aussi, exalté mes impressions et mes sentiments premiers, et comme par le passé, j'ai foi !

Mon premier Noël au Gabon ! J'avais quitté Bordeaux et le quai des Chartrons par un après-midi grisaille. Nous étions en décembre. Un crachin froid était tombé tout le jour, les horizons étaient masqués, s'estompaient, comme si déjà ils n'étaient plus que le reflet de mes souvenirs. Les mouchoirs blancs agités sur le quai au largé des dernières amarres semblaient, vus du spardeck de l'« Asie », des flocons neigeux mélangés à la brume qui ouatait l'atmosphère. La Gironde nous avait dissimulé ses rives, la nuit vite tombée n'avait été trouée une dernière fois que par le phare du Cordouan, la sirène du bord avait pleuré son adieu et l'Océan nous avait absorbés et bercés pour notre première nuit sur sa longue houle. Et vingt jours après, veille de Noël, Libreville m'était apparue, éclatante de beauté derrière son rivage frangé d'écume et bordé de sveltes cocotiers, enfouie comme une belle capricieuse sous les frondaisons sombres et denses des manguiers, parée comme une fille des Iles, des fleurs des hibiscus, des bougainvilles, des tulipiers, et toute vibrante sous les larges caresses du soleil d'équateur ! Un vrai paysage à la Gauguin lorsque je revois la route ocre rouge, l'incomparable bleu du ciel, les éclairs chatoyants qu'y tracent mille oiseaux aux vives couleurs, petits bolides vivants participant follement à l'immense joie de vivre qui se dégage de toute cette nature exubérante et éternellement en fête. Et c'avait été la nuit, cette nuit brusque, sans crépuscule et particulière à ces régions. Après pensées et souvenirs échangés avec les compatriotes qui m'avaient accueilli dès mon arrivée (où êtes-vous, chers amis ! et vous, qu'êtes-vous devenue, chère Madame D..., exemplaire rarissime alors de la grâce féminine sous ces cieux trop violents ?), après les traditionnels whiskies bus sous la véranda de la case blanche aux hauts pilotis, le repas du soir avait été servi.

J'allais d'étonnement en étonnement. Mes yeux et mon palais restaient confondus devant l'aspect et la saveur de tous les fruits qui m'étaient présentés : avocats à la chair beurrée, papayes sucrées, mangues dont les fibres s'accrochent aux dents et vous laissent aux lèvres un puissant arôme de térébenthine. Dans l'atmosphère lourde aux senteurs pénétrantes, le boy stylé se déplaçait sans bruit, tel un fantôme, et la faible clarté des photophores qui essayaient d'éclairer la salle, n'arrivait pas à ravir son visage à la nuit. Par tradition, la messe de minuit pour Libreville se célébrait à la Mission Sainte-Marie. On ne pouvait en fait oublier que si le Gabon était resté français après 1870, alors que la Métropole ruinée et incapable de balancer un budget colo-

nial, en avait projeté l'abandon et payé les voyages de retour à toute son administration, c'est par la ténacité des Missionnaires. C'était grâce à eux que le pavillon français était resté accroché au sol et claquait encore fièrement au souffle du vent ! L'église de Libreville était certes fort honorée le dimanche, mais en ce jour de Rédemption, c'était un double symbole qui se fêtait, car la foi de ces serviteurs de Dieu avait animé leur foi dans les destins du Pays, et nulle autre chapelle ne restait plus propice aujourd'hui que celle de cette mission.

Nous étions donc partis à trois dans un petit break attelé d'un poney peu nerveux (les mouches tsé-tsé l'avaient contaminé). La Mission n'était distante que de quelques kilomètres, m'avaient dit des amis. La conversation s'était ralentie. Je réfléchissais et faisais un bilan de mes impressions de ces premières heures. J'avais, je dois le dire, bien de la peine à me replacer dans le temps ! Comment, me disais-je, demain Noël ? Je cherchais vainement à recréer sous le paysage transformé par la lune, les extérieurs et les décors naturels qui jusqu'à ce jour faisaient partie de ce beau jour, en France : plaines de neige, arbres décharnés et couverts des fines dentelles du givre, ciel bas et plombé ! et ce froid qui vous mord le visage et les mains, et cette sensation des lainages qui vous caressent les membres ! et le silence de ces longues nuits d'hiver troublé seulement par le crissement des sabots sur la neige durcie !

J'abandonnais vite cet effort de suggestion. La nuit autour de nous était molle et tiède, des souffles chauds et parfumés collaient mes habits de toile blanche contre ma peau moite, les lucioles dansaient leur sarabande verticale tout au long de la route, crapeaux-buffles et reinettes-grelot joignaient leur cœur à celui des grillons qui emplissaient à plein bord la nuit brillante, et toute cloutée d'étoiles. En vain je cherchais mes planètes familières : point le plus petit bout de la Grande Ourse, la petite avait fui depuis longtemps sous l'horizon, et l'Etoile Polaire était remplacée par la belle constellation de la Croix du Sud. J'étais vraiment dans un monde nouveau.

La route que nous suivions longeait la mer ; elle se confondait parfois avec la plage, puis, à d'autres moments coupait un marigot dont l'odeur fade et forte évoquait les sous-bois et la grosse forêt toute proche. Enfin, après une petite montée, une allée rectiligne et bordée de hauts palmiers s'amorçait et la Mission tout au fond s'y profilait.

Une foule pépiante nous entourait maintenant. Il en émanait des parfums bizarres auxquels mon odorat n'était guère habitué. Maintenant encore ces souvenirs olfactifs (si j'ose dire) suffisent lorsqu'ils se présentent, à me faire revivre bien des heures dont j'aimerais à vous entretenir, amis prisonniers, si je n'avais promis de vous parler de mes impressions de néophyte colonial une veille de Noël ! Les Pères Blancs nous accueillirent dès notre arrivée. Combien leurs nobles figures me sont restées fidèles en la mémoire : vous, Père D..., et vous, Frère Athanas et Frère Francis ! (Vous étiez bien peu nombreux en ce temps.) Vos longues robes blanches faisaient ressortir vos masques bronzés et vos traits fatigués par les nombreuses années de séjour. Votre affabilité proverbiale et bien connue de tous ceux qui, de par le monde vous ont approchés (ou ont approché vos semblables) me fit du bien au cœur, dès ce premier contact. De loin, vous me montriez votre œuvre : les bâtiments et ateliers où vous appreniez à tous les enfants indigènes à travailler le bois, le fer, les étoffes, les ouvriers où la jeunesse féminine devenait sous votre égide plus industrielle, plus habile, plus morale aussi. Vous me montriez avec orgueil, « votre église », sa haute nef et son clocher pointu, à l'image de ceux de chez nous ; vous en parliez avec tendresse, avec amour, car tout cela représentait pour vous une somme d'efforts sans fin ! Elle sortait de vos mains, cette église, chaque poutre, chaque chevron, chaque planche, vous l'aviez façonné. Et dans le clair extraordinaire de cette nuit d'Afrique, elle avait vraiment grand air, tout encadrée qu'elle était des feuilles gigantesques au luisant noir des bananiers, et nimbée des palmes échevelées des Elécs. Je ne puis m'empêcher devant ces souvenirs de citer ces lignes de l'Abbé Blanc, secrétaire des Associations Missionnaires, qui, en parlant du « Missionnaire », écrit : « Nul ne sert mieux que lui sa Patrie parce qu'il vient témoigner de ses plus hautes

vertus. La charité dont il fait profession, la bienfaisance que sa foi anime, son désintéressement, sa patience, sa bonté indulgente et compréhensive, son respect de l'enfant, du vieillard, du malade, du miséreux, de l'opprimé. L'étranger pensera que ces vertus de Français doivent être des vertus françaises, et c'est à la France qu'ira sa reconnaissance avec son admiration.»

Toujours bavardant devant la grande porte, je regardais passer la foule bariolée des indigènes qui venaient célébrer cette grande nuit de la Nativité ; mon Dieu, que ces Gabonnais m'étaient sympathiques. J'allais toujours de surprise en surprise devant ces hommes de couleur, vêtus à l'européenne pour beaucoup — tous ceux qui à un titre quelconque vivaient de notre vie — dans l'administration coloniale, les

allaient pieds nus et leur luxe consistait (ce n'était d'ailleurs que pour la minorité) à porter un veston sur cette tenue primitive, vestons dont s'échappaient les larges pans blancs des chemises de traite. Leurs épouses ne portant ni l'un ni l'autre, s'ornaient par contre la tête du traditionnel mouchoir noué sur les cheveux.

La colonie européenne était placée pendant l'office sur une petite estrade dominant la foule des fidèles du Pays. Toute l'église était décorée de feuilles de palmiers. De grandes fleurs étranges paraient l'autel et la douce lumière des cierges faisaient scintiller les ors des broderies et des ornements liturgiques. Les enfants de chœur, petits négrolons tout de rouge habillés et aux collets immaculés, les pieds nus, me semblaient, tant ils étaient amusants dans leurs



postes, les douanes, ceux des factoreries aussi et qu'on appelle là-bas les « écrivains ». Ils venaient avec leurs épouses en robe claire. Ces belles filles paraissaient d'ailleurs un peu en déséquilibre sur leurs chaussures à hauts talons (elles ne se chaussaient, prudentes, qu'en arrivant à la Mission). De somptueux madras aux couleurs chatoyantes et soyeuses enserraient leurs chevelures compliquées. Leur démarche souple et lascive n'était pas sans me troubler, et l'intraduisible parfum piquant et doux qu'elles laissaient sur leur passage me pénétrait d'un trouble étrange qui m'aurait pour un peu fait perdre la réserve que ma visite en ce jour et en ces lieux m'imposait. D'autres indigènes M'Pangoués et quelques M'Fangs venaient en compagnie de ces heureux. Ils étaient plus humbles dans leur tenue. De grands pagnes multicolores les drapaient des chevilles aux épaules ; ils

gestes et dans leurs attitudes, danser un ballet de conte de fée autour de l'officiant. Les chœurs des jeunes catéchumènes lançaient dans un français impeccable nos cantiques traditionnels, chantaient les louanges à notre Dieu, leur Dieu maintenant, et bénissaient la Vierge Marie, leur Mère aussi, ils l'affirmaient avec foi et bonheur. La foule recueillie des fidèles agenouillés devant moi était d'un pittoresque fou. Mes yeux, depuis longtemps, n'avaient assisté à une pareille débauche de couleurs. Les peintures mêmes des hautes cloisons de l'église participaient à cette fête avec leurs pourpres, leurs bleus crus, leurs ocres. Les parfums de l'encens se confondaient dans cette atmosphère brûlante à ceux de la nature toute proche qui glorifiait ainsi à sa manière et sans réserve son Créateur. Je réalisais devant la candeur et l'innocence première de tous ces fidèles, l'enthousiasme et la foi

des premiers chrétiens. Aucun doute dans leur esprit. Ils comprenaient tout et ramenaient au besoin la Sainte Famille à leurs dimensions. Tout enfant, par exemple, j'e me souviens de l'inquiétude qui me saisissait devant la Crèche où l'Enfant-Dieu offrait sa nudité aux courants d'air de l'église d'Issy-les-Moulineaux. J'étais là tout emmitouflé de lainages et je disais à ma bonne grand'mère, « Grand'maman, Il va prendre froid, le petit Jésus ! » Les sages réponses de ma bonne aïeule ne m'ont jamais pleinement rassuré. Ici, au contraire, sous ce climat toujours chaud où les enfants vivent nus d'un bout de l'année à l'autre, cette scène de la Nativité n'avait rien d'extraordinaire. Et chaque noir petit ou grand l'admirait sans réserve. Le souffle du bœuf et de l'âne gris étaient remplacés par ceux, combien plus brûlants, de l'équateur ! La tenue de saint Joseph dans sa longue robe brune était presque familière à ces noirs et n'était guère différente de la leur. La Vierge portait les vêtements amples auxquels les gens du Nord, Haoussah et Foulah, les avaient accoutumés, et Balthazar lui-même, leur frère tout-puissant (ils me l'expliquaient) les représentaient officiellement en cette soirée qui avait été unique au monde, ce qui faisait que c'était aussi un peu pour lui que tant de pompes et de splendeurs, et de chants et de prières, éclataient maintenant pour rendre grâce au ciel et à Dieu le Père de tant de générosité !...

**

Le retour à Libreville s'était effectué prudemment. La lune cachée avait recréé l'empire de la nuit. Les vagues qui frôlaient à certains moments la route, l'éclaboussaient de phosphorescences sourdes. Un boy trottnait devant notre voiture en portant une lanterne tempête qui projetait en tous sens des ombres étranges et dansantes. La chanson des moustiques au passage des marigots s'accroissait. Redoutant leurs piqûres, bien des Européens — m'expliquaient mes amis — s'abieraient simplement, pour ce réveillon de Noël, quelques bouteilles de Cliquot ou de Heidsieck de la bonne année et s'en iraient dormir sous de solides moustiquaires. D'un commun accord, nous avons décidé de poursuivre nos amis noirs chez eux. Après quelques bouchées hâtives (que ces moustiques sont agaçants et voraces) nous repartions. Des villages de Glass-Orengo à celui de Louis, jalons extrêmes alors du réseau de Libreville (des pistes seules continuaient ensuite), les Gabonnais dansaient. Devant la case assez vaste où nous fîmes halte, un bal commençait. De nombreuses lampes pendues aux poutres ou accrochées aux cloisons légères de bambou, éclairaient le spectacle et surchauffaient l'air lourd. Un tam-tam frénétique et un accordéon formaient tout l'orchestre, mais suffisaient pour endiabler les danseurs. La maringa avec son rythme de rumba et ses figures gracieuses revenait souvent et les couplets chantés qui l'accompagnaient et célébraient la beauté et la gentillesse amoureuse des filles de Libreville m'enthousiasmaient. Mais de danser donne soif, et chacun buvait, bière, limonade, et parfois (Moussié mon mari — comprenez mon amant — il est directeur chez S.H.O. ou Hatton Cookson), du peppermint, vrai régal qui vous verse du feu dans les veines et vous permet de vous trémousser de façon si troublante ; la blancheur de mon visage de nouvel arrivé me désignait aux regards et bien des sourires m'étaient adressés. J'aurais peur maintenant de vous décrire l'exubérance et le plaisir de vivre de toutes ces belles filles, de tous ces jeunes hommes si gais, si affables, si simples et si bons enfants !

Tout à une fin, même les veillées de Noël à la Colonie. La fatigue qui désenlaçait les couples se faisait aussi sentir pour moi. Je repris avec mes amis la route de notre case, celle qui se trouvait près du port ensablé, la vieille maison Brandon comme on l'appelait encore. De la nuit toujours sombre, je sentais l'approche du jour nouveau. Tout comme aujourd'hui du fond de la nuit de notre captivité, sourdent des lueurs diffuses encore, mais qui laissent présager la clarté de jours meilleurs. Cette courte nuit si pleine de promesses était pour moi la veillée d'armes de ma vie commençante, tout comme cette captivité aura été pour nous le prélude au sens réel de nos actions. Je sentais déjà confusément, mais je sentais, quel avenir, quelle importance, ce sol que je foulais pour la première fois, représentait pour la France. Tout ce que je venais de voir et que tant d'années par la suite allaient me confirmer, ces démonstrations spontanées d'amitié, la gentillesse libre des habitants, me montraient la somme d'efforts, de patience, de compréhension que tant de coloniaux avaient dépensée pour arriver à forger ce bloc dont mon Gabon n'était qu'une des brillantes facettes. Ces impressions, qui de nous depuis 1940 n'a pu s'en convaincre à son tour : « La France, a dit le Maréchal, est un Empire de 100 millions d'habitants... ! »

Je songe encore à tous ceux auxquels leur foi dans la grandeur du Pays a permis dans les conditions matérielles les plus précaires et parfois les plus délicates, les plus douloureuses aussi de conquérir et faire don de ces terres à notre Patrie. Je pense aussi à ceux qui les ont administrées, mises en valeur, élevant le niveau social des indigènes.

Je n'ai plus de nouvelles des amis laissés là-bas depuis la guerre. Je pense à eux pour cette veillée de Noël. Nous avions lutté et peiné ensemble. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus ! La guerre comme un feu de brousse a dressé entre nous sa barrière de flammes sanglantes et dévore l'humanité. La Métropole est une mère douloureuse. On lui a ravi ses enfants ! Comment ne pas pleurer quand je songe à nos grands aînés, de De Brazza à Lamy, Gentil, Marchand, qui ont tout sacrifié pour assurer à la France ces terres immenses et qui, leur vie durant, n'ont eu qu'une pensée : « Servir, servir toujours, les yeux fermés, la bouche close, et chacun à son poste quel qu'il soit » — paroles sans appel, que Lyautey disait « être le verbe fondamental de son catholicisme de soldat ».

Renforçant cet acte de foi, le 7 avril 1941, le Maréchal Pétain dans un message radiodiffusé, ne disait-il pas : « La première loi du patriotisme est le maintien de l'unité de la Patrie. Pour un Français, il n'y a pas d'autre cause à défendre ni à servir que celle de la France. Si nous devons espérer, notre espoir est en nous. Il est dans notre attachement au sol, dans notre volonté de vivre, dans la fraternité étroite qui nous tient tous solidaires et unis. Il n'y a pas plusieurs manières d'être fidèle à la France. »

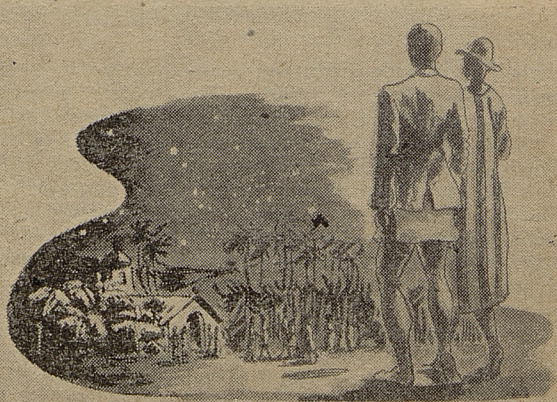
Et si, pour ce Noël 1942, j'évoque ainsi mes souvenirs, si je vous parle avec émotion de cette Afrique noire où j'ai vécu tant d'années, les meilleures certes parmi celles qu'il me fut donné de vivre à ce jour, si j'évoque la mémoire de tous ceux de chez nous qui ont consacré le meilleur de leur personne et souvent fait le sacrifice de leur vie pour nous donner cet Empire, si j'insiste sur leur bravoure, leur endurance, leur ténacité, leur foi et leur abnégation malgré les hommes, la nature homicide, l'inertie des choses et des événements défavorables sans cesse rencontrés, sans cesse surmontés au cours de la longue histoire, c'est que j'ai l'impression que le relief exact et les dimensions réelles de tout un passé de gloire ne sont apparus à beaucoup d'entre nous que depuis notre défaite et devant les heures sombres dont notre horizon reste encore chargé.

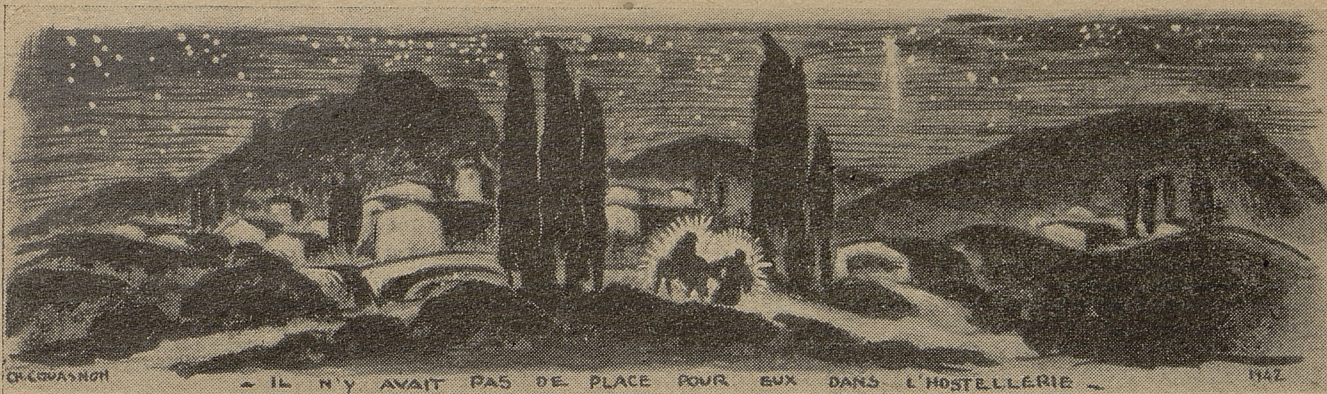
Aussi, je ne puis mieux vous demander en ce jour de Noël, jour d'Espérance et de Résurrection, que d'avoir foi, foi dans les destinées de notre Pays, foi en notre Chef, le Maréchal !

Je conclurai en reprenant les paroles de l'Abbé Blanc déjà cité et parlant de nos Missionnaires (ne sommes-nous pas nous aussi des Missionnaires, ceux de la France Nouvelle ?) : « L'humiliation de l'heure présente ne les a pas abattus. Ils poursuivent leur chemin. Ils croient plus que jamais, mieux que nous, au rayonnement spirituel de la Patrie. Ils le savent mieux que nous nécessaire à l'humanité. Comment pourrait-elle trouver sa voie sans l'étoile de la France ? »

Libreville, dont je viens de vous entretenir, ne représente-t-elle pas par sa fondation même tout un symbole d'espérance ? Le jour où la frégate « Pénélope » captura le négrier « Elisia » et sa cargaison d'esclaves pour les libérer et les abriter en fondant la ville, n'est-il pas marqué du sceau de notre race généreuse et forte ?

Je revois maintenant le jour se lever, le soleil éclabousser tout l'estuaire, de Libreville à Owendo, de l'Igominée au cap Estérias. La nuit passée n'est, je le sais, qu'un prélude. La vie bientôt va recommencer ! Noël ! Noël ! et Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Robert ORSIER.





CH. LEVASSOR

— IL N'Y AVAIT PAS DE PLACE POUR EUX DANS L'HOTELLERIE —

1942

CRECHES ET PASTORALES EN PROVENCE



oël ! Noël !... La nuit de l'Espérance... Les cloches du village sonnent la messe de minuit !... Sur la route glacée, les fidèles se pressent vers la petite église... Dans la campagne provençale, en un mas isolé de la Crau, comme dans le plus humble des appartements de la ville, la petite veilleuse éclaire la crèche que le père a montée depuis

quelques jours.

La Crèche !... Quelle image émouvante évoque pour nous ce mot qui berçait notre enfance, aux approches de Noël !

La Crèche !... N'était-ce pas pour nous le plus délicieux tableau pastoral sur lequel nous reposions nos yeux d'enfant, dans un silence imprégné de mystère ? N'était-ce pas pour nous la promesse d'une nuit qui nous apportait, avec la divine Nativité, la récompense d'une année de sagesse ?

Soirs de Noël où, penchés sur la crèche, dans une naïve prière, on demandait au « Papa Noël », d'exaucer nos désirs d'enfants !... Doux souvenirs... de ces « lettres au Papa Noël »... de ces petits souliers qu'à l'issue de la messe de minuit, on allait déposer devant la cheminée, avec une crainte, mêlée d'espoir et de joie prématurée !...



La Crèche !... Elle se dresse toute fleurie de houx et de branches de sapin, dans un coin de la salle à manger. Petits santons, délicatement posés sur les rochers de papier recouvert de mousse fraîche... devant les petites maisons de liège ou de carton. Petits santons d'argile, dorés au pinceau, vous représentez la première génération qui apporta au Sauveur naissant, l'hommage de leurs cœurs... Et je ne puis vous évoquer, sans ressentir le même trouble étrange qui s'emparait de moi lorsque je vous sortais de votre boîte de carton.

Ils sont là, tous ces santons !... Le berger et son troupeau... Un peu plus loin, le rémouleur et sa meule... le chasseur, le pêcheur, au filet gonflé de poissons argentés !... Dans la « montagne », « lou Boumian », ce bohémien qui, ayant commis tant de méfaits, va implorer la grâce divine... Et rien ne manque... Les petites maisons aux fenêtres clignotantes, sur la montagne saupoudrée de farine ou de talc... A gauche, la cascade faite de papier d'argent, descend dans le vallon se jeter dans un lac... Un pont rustique en bois, saute le torrent...

Là-haut, on aperçoit le vieux moulin, dont les ailes sont mues par un mécanisme automatique (ô anachronisme des temps modernes !) et qui semble faire présager au meunier immobile sur l'escalier, une blanche autant qu'hypothétique farine !

Plus à droite, dans le fond du vallon, à côté de la maison, d'où le « ravi », les bras en l'air, contemple cette scène avec stupéfaction, la modeste étable, au-dessus de laquelle brille l'étoile d'or, guide fidèle des Rois Mages, que l'on aperçoit à genoux, et dont l'or des manteaux étincelle aux lumières... Le petit Enfant-Dieu, en cire, est couché sur la paille, entre le bœuf et l'âne gris.



mais voici que la crèche s'anime... Les santons d'argile sortent de leur torpeur... Les voici qui s'agitent... Ils gesticulent... ils parlent un langage d'une touchante naïveté... Il nous vient des échos de joyeux dialogues... de chants mélodieux ! Un ange apparaît à des bergers, dissipe leur frayeur et les convie à s'en aller porter leurs offrandes au Messie

attendu...

C'est une farce qui se joue, dont nous voyons l'action se dérouler sur nos scènes provençales... C'est la Pastorale !... une farce dont la naïveté sincère s'allie à la simplicité...



Les Personnages ?... Jigé, Pistachié — Margarido et Roustido — Mesté Jourdan, « lou Maire » — Benvengu, le verre toujours en mains ; Pimpara, « lou remoulaire »... Ils s'expriment naturellement en provençal, la langue que Mistral a si magnifiquement chantée. Dans les décors qui rappellent nos vieux mas de Provence, ces personnages

évoquent et interprètent en des tableaux successifs, la scène du puits, le réveil des bergers, le départ des Vieux... et pour terminer, en apothéose, nous voyons arriver, à la Crèche, tous les villageois et bergers qui se prosternent au pied de l'Enfant-Dieu.

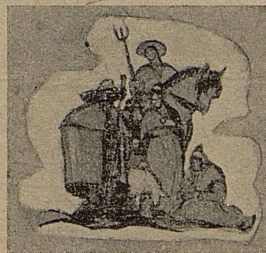
C'est dans un de ces tableaux que se chantent : le « Veni d'Acusi », complainte naïve du berger effrayé par l'apparition de l'Ange, et tous ces cantiques populaires qui sont devenus les Noëls Provençaux...

La Pastorale !... La Crèche !... émouvantes traditions de notre Provence, qui se sont transmises de générations en générations. Il n'est pas un Provençal qui, en captivité, ne ressente une douce émotion au souvenir de ces crèches qui ont réjoui les Noëls de son enfance... aux scènes qu'il aimait à façonner sous les yeux curieux et attentifs de ses enfants...

Qui donc, parmi les Provençaux, pourrait ne pas songer à la Crèche, dressée, cette année encore, tout près de la table de Noël, à cette crèche auprès de laquelle, la maman entourée de ses petits enfants, viendra puiser le réconfort et demander pour l'absent bien-aimé, l'espérance d'un prochain retour...

Crèches, Santons et Pastorales resteront toujours dans les merveilleuses traditions de notre Provence !...

Raymond LOUCHE.



D'une Renaissance Poétique Française

par André FOUCHER

Depuis juin 1940, la France connaît un épanouissement poétique indéniable et croissant. De nombreuses revues littéraires sont nées (1) un peu partout, venant grossir le lot des publications décentralisées qui, depuis l'armistice, font une très large place à la poésie. Toutes sont poétiques. Quelques-unes le sont presque exclusivement. Un accueil bienveillant (trop peut-être) est fait aux jeunes poètes. Chaque semaine paraissent de nombreuses plaquettes.

Il est permis de penser que cette situation correspond à un désir du public. Et les esprits curieux qui ne sont pas attirés par la poésie ne manqueront pas de l'être par ce phénomène qui veut qu'au moment où la création poétique atteint une intensité jamais connue précédemment, elle corresponde à une attente des lecteurs. Il serait intéressant de rechercher la signification entière de cet équilibre, mais nous n'en avons pas les moyens. La multiplicité des chants, bien qu'il y en ait d'amers et de tristes, et la certitude qu'ils sont entendus ne peuvent être que des signes d'espérances. Et il n'est jamais vain de le rappeler.

Henri Hell a dit que la poésie actuelle se partageait en deux courants : poésie d'épanchement et poésie de concentration. Plus que jamais, en tant qu'exercice spirituel parfaitement réussi, la poésie atteint ses buts. Le chant mélancolique et grave, prophétique ou exaltant, calme les tristesses et réveille les énergies. Telles ces strophes de Supervielle :

*Les couleurs de ce jour sont tristes sans la France
Le bleu et le lilas, le vert, le violet
Ne trouvant en ces lieux rien à leur convenance
Demeurent suspendus, ne savent se poser.
Je ne veux plus voir clair dans ce lointain exil,
Redonnez-moi Paris que je m'y reconnaisse
Ici tout m'est brouillard malgré sa rudesse
Ce soleil ne sait pas descendre dans ma nuit,
Et reste sur le haut des marches, interdit.*

Le chant plus dur, diamant de la connaissance dont l'hermétisme déconcerte parfois, ne manque pas d'aider ceux qui, malgré la tourmente, continuent avec noblesse à poursuivre les secrets de leur vie intérieure, afin d'ajouter à la gloire de l'Esprit. Nous ne pouvons que dire avec Louis Emié :

*C'est là-bas, on ne peut dire où, là-bas, très loin,
Dans quelque exil du cœur et du corps emmêlés,
Au milieu d'un grand cercle sage, et calme, et triste
Où tout est résolu d'avance, où il n'est point
D'appels, d'envols, de dieux jaloux de nos paroles,
De choses qui s'en vont dès qu'on peut les saisir.*

Il est réconfortant de supposer qu'à l'heure des pires difficultés, les Français ne manquent pas de reconnaître, dans la Foi ou en son absence, la grandeur de la part spirituelle.

Certes, l'enthousiasme poétique ne va pas sans maladresses. Il arrive fréquemment qu'un groupe d'amis, ou d'admirateurs trop fervents, couvrent d'éloges excessifs un jeune poète pour une première réussite. Je lisais dernièrement dans une revue qu'un récent poème était « plus grand » que « la Jeune Parque ». Il va sans dire qu'ailleurs on s'acharnait à réduire ce poème à peu de chose. Pour éviter ces errements, il serait peut-être bon de ne pas oublier que Gide et Valéry, que Barrès et Henri de Régnier, que Pierre Louys et Léon Paul Fargue tenaient pour essentiels, à la fin du siècle dernier, les propos qu'ils entendaient aux mardis de Mallarmé. Il serait souhaitable que le public, et les jeunes poètes eux-mêmes connaissent l'opinion des plus grands, tels Valéry, Claudel, Supervielle, Jouve, Eluard...

Il est également toute une génération de poètes que l'on a trop tendance à oublier, et dont vingt ans d'efforts poétiques sincères sont passés presque inaperçus du public récemment converti. A Andisio, Louis Emié, Audiberti, Henri Michaux, St. John Perse, Robert Desnos, Jean Wahl qui n'ont plus le mérite d'être à découvrir, on doit une plus large place. Cette justice rendue, je voudrais pouvoir citer (2) tous ceux qui élèvent chaque jour notre prestige poétique, qui en un

mot refont un peu du meilleur de la France. Combien sont-ils qui, avec Emmanuel, Patrice de la Tour du Pin, Ganzo, Lauza del Vasto, Guillevic, Fombeure, Armand Robin, Henri Thomas, Jean Cayrol, Robert Sébastien, Pierre Leyris, s'efforcent d'éveiller en nous les résonances les plus secrètes et les plus subtiles ?

Combien sont-ils pour qui l'acte de poésie est l'exercice spirituel de première grandeur, d'où naît le poème, partie de l'Être et non de la pensée ? Cette conception précise de la poésie permet de la situer et de définir son rôle. Pour Pierre Emmanuel :

« Il ne faut pas cesser de proclamer que le salut n'est pas dans la poésie, mais dans l'homme. Que celui-ci l'interroge dans sa condition présente, sans en éluder aucune détermination : rien de plus total que la catastrophe où il est pris, rien de plus monstrueusement au delà de l'imagination que le futur où il s'avance. Être poète, c'est d'abord être un homme, c'est assez dire que la poésie d'aujourd'hui doit être un progrès de l'homme dans son futur, donc prophétique. »

D'après Albert Béguin, les richesses de la renaissance poétique française tiennent à la fois « comme toute grandeur en poésie, de l'invention du langage, et de la communication qui, par cet instrument, relie les images extérieures aux aspirations, aux craintes, aux tristesses d'un homme tourné vers soi-même ».

Il est permis de se demander, avec un peu d'inquiétude, ce qu'il adviendra de cette profusion de poèmes et d'essais d'explications du poème, surtout de sa naissance, avec souvent une curiosité plus vive du créateur que de l'œuvre.

Pour les œuvres, le temps aidant, la critique déterminera le meilleur. Etant donné l'abondance, il est permis de croire que le déchet sera important. Quant aux essais d'explications, fort intéressants, de la création des chefs-d'œuvre, fût-ce à l'aide de hiéroglyphes ou de caractères chinois, on peut affirmer, sans beaucoup de risques, qu'ils perdront beaucoup d'importance lorsque la crise du papier étant passée, l'activité littéraire pourra reprendre sous toutes ses formes.

Dans « Confluences », René Tavernier prétend que le premier courant de poésie, celui d'épanchement, n'est autre qu'un renouveau de la poésie de circonstance, si traditionnelle en France depuis la chanson de Roland, et que le « Crève-Cœur », « Absent de Paris » et « Jours de colère » ne sont qu'une expression par le poète des sentiments d'un peuple. Qui de nous resterait insensible à ces vers d'Emmanuel :

*Si ce peuple venait à tarir au cœur des peuples
tout le sang du Sauveur tarirait avec lui,
car il faut que le Sang soit refoulé toujours
que le père refuse en son sévère amour
et que la Rédemption demeure inachevée
pour que jamais ne ralentisse le courant
de l'Amour affamé d'absence et du vrai Sang
criant sa fin, sa sécheresse inextinguible
sans pouvoir apaiser en soi ce rien terrible
cette implacable soif qui le force à couler*

et ce seul vers d'« Absent de Paris » :

*Ceux qui portent des fleurs ont de la France
au bras.*

Mais si ce courant de poésie montre le vrai visage de la France, il est peut-être moins important que ce mouvement d'une poésie plus intérieure recherchant l'équilibre de l'esprit à travers l'instabilité du monde. Si cette autre forme de poésie est moins accessible, s'il en est qu'elle rebute, qu'ils ne la condamnent pas (on ne peut condamner que ce qui est parfaitement compris), qu'ils se disent qu'elle est un des éléments de la richesse intellectuelle de notre Pays, et qu'à ce titre nous lui devons une part de notre prestige.

J'ai souvent entendu cette question : pourquoi les poètes s'obscurent-ils dans l'hermétisme ?

Le poème (véritable) étant partie de l'Être, avant même la pensée, ne peut être que l'expression du « saisissement de soi », et il faut bien se dire que le

langage, parlé ou écrit, est notre seul moyen de communication et que, malgré son étendue, il ne peut contenir que fort peu de nous (qui pourrait prétendre n'avoir jamais senti de « différence » entre sa pensée et l'expression, fût-ce avec les mots les plus appropriés ?).

Il n'est pas de poème auquel le lecteur ne puisse prêter un sens, un sens parfois très vague, rarement celui donné par le poète, un sens, entrevu pour la première fois, ou précisant ce qu'il avait déjà de « soi », qui l'aide à se connaître, à découvrir l'art et la pensée par ce qu'il « est »; en un mot à devenir poète par le poème...

Il ne faudrait peut-être pas trop déborder le cadre de cette chronique (si c'est chose faite, je m'en excuse), et pour conclure cet aperçu sur la renaissance à l'heure où une multitude de poètes se réclament des maîtres du passé, Emié de Maurice de Scève, Emmanuel d'Agrippa d'Aubigné, Thérèse Aubray de Louise Labbé, et bien d'autres de Baudelaire, de Mallarmé,

de Jaunus, d'Hugo de l'Isle-d'Adam — j'essaierai de définir le rôle du poète : « Avant tout être un homme qui se dirige vers la clarté. Un homme qui sait voir et sentir les choses les plus subtiles. Un homme qui sait chanter, par ce qu'il est, le meilleur et le pire de ce que nous sommes. Un homme qui sait vivre toutes les expériences et qui n'hésite pas à les enrichir pour les exprimer de tout son cœur dans un langage réinventé qu'il voudrait à la mesure de l'humain. »

A. F.

(1) A côté des publications d'avant-guerre, comme « Les Cahiers du Sud », « Fontaine », « La Nouvelle Revue Française », on peut citer de nombreuses revues littéraires dont le succès va grandissant : « Confluences », « Poésie 42 », « Les Cahiers du Rhône », « Messages », « Méridien », « Pyrénées », « Profil littéraire de la France », « Résurrection », « Anthologie des Sables », etc...

(2) Les lecteurs voudront bien excuser ces énumérations, forcément incomplètes, la documentation d'un prisonnier n'étant jamais suffisante pour faire un travail précis.

RESURRECTIONS

par Serge MABIRE

Parce que, derrière la vitre, le ciel d'hiver pesait sur la rue, parce que des cloches s'étaient mises à chanter, parce que des hommes avaient sur les lèvres un sourire qui rappelait l'enfance, elle faillit crier contre sa solitude, plus amère ce soir, plus douloureuse.

Ses gestes, elle ne pouvait plus les accorder, à même les heures. Depuis si longtemps, elle voyait vivre les autres ; elle souffrait de la chaleur des entretiens, des pas qui accouplaient les destins de rencontre, elle évitait, au printemps, les jardins où les couples s'isolent, elle laissait venir des romances lointaines, glissées des ondes, pour le seul bonheur d'assoupir ses yeux et de se fondre dans un passé dont les mains pieuses avaient recueilli ces mêmes harmonies. Elle prolongeait le rêve ! Mais, au réveil, les murs ne frémissaient point d'une présence nouvelle : le froid... l'abandon... l'attente !

Elle revoyait au delà des vitres, la face rougeaude de Géranton, l'épicier, et aussi d'autres faces d'hommes, au-dessus des comptoirs, et, allongeant les trottoirs, ces femmes pitoyables, ses sœurs, recroquevillées sous les pluies, grelottantes aux brumes. Elles ont appris à se défendre de l'homme qui a mesuré leur détresse. Elles savent que sur les balances, leur cœur ne pèserait pas lourd, que les portes des bazars rances sont refermées sur un monde qui hurle plein de la souffrance des jeunes hommes. Il y a des drapeaux qu'on laisse moisir dans les greniers. Il y a les morts sur lesquels on a cimenté les tombeaux. Pour que mon ventre viye ! Et les orphelins, et les mères douloureuses sont payées avec la joie dont ils saignent les musiques violentes... « Good Manhattan boy »... l'histoire du pauvre nègre... On vit sur de vieilles nostalgies.

Pourvu que des soirs fleurissent encore, et, qu'attendris, on pleure sur sa misère, parce que cette joie, malgré tout, ce n'est qu'une aumône pour ceux qui souffrent. On a bien mérité du monde nouveau dont les raseurs vous rabattent les oreilles à tous les carrefours.

Jusqu'à la radio qui veut vous faire oublier un passé après lequel on ne peut que soupirer, volets clos.

Elle les reconnaissait, tous ces hommes, nourris de leurs quietudes, limités par leurs égoïsmes, à l'affût de tous les marchandages. Ils emplissent la rue, mais ce soir, ils ont adouci leurs visages. Quelle grâce les a touchés ? Un enfant qu'ils promènent ? C'est vrai que ce soir, Noël illuminera les minuits, que pour les enfants blonds, le miracle renaitra avec l'aube... que les crèches vivent dans la pénombre des sanctuaires... que des paroles saintes, fraternelles, seront prêtées

à Dieu, et que sur les mers, dans les nuages, la guerre inscrit ses traînées de feu, qu'ils sont cloués aux barbelés des camps, ces pauvres cœurs des hommes qui expient et que le vent des forêts leur apportera l'odeur des maisons chaudes.

Elle sera seule pour quêter la joie dans les yeux de son enfant. Et néanmoins, se mêle à sa souffrance cet Amour qui la porte au delà du malheur. Son Amour que ses yeux trop faciles effleuraient hier comme ces fleurs de printemps qu'on désire du regard, à cause de leurs blancheurs fragiles, si grande est la profusion au sein de la terre. Son Amour a dépassé la limite où les hommes se meuvent. Pour Lui, elle a commencé de souffrir, alors qu'elle le savait dans les tranchées de terre rouge ; des nuits qui l'ont tenue à le rejoindre là-bas, vers ces terres désolées, battues de mitrilles. Elle ne comprenait pas bien ! Le monde était aux hommes de bonne volonté ; ne savaient-ils que se mesurer dans la guerre ? Elle ne reconnaissait pas bien dans ses lettres, l'homme presque timide qui avait été son compagnon. Lui était-elle sienne, cette âme rude, et ces mots, n'étaient-ils pas étrangers à ses lèvres ? C'est maintenant qu'elle le comprenait mieux. Il n'était pas un guerrier vaincu. Il était bien au delà des frontières, au pied des forêts où la neige montait jusqu'au ciel grâce aux sapins ; il subissait l'égrèment morne des jours ; ses nuits avaient appris à compter les pas de l'homme de garde, mais son être, ce qui ne comptait point dans sa chair demeurait à même la terre qu'il avait défendue, à même ces villages qu'il avait vu crouler dans le feu, à même ces champs où son sommeil s'était appuyé, à même ces croix où des Christ gémissaient, tordus, à même ces murs des maisons pauvres, au seuil desquelles une vieille femme lui avait donné à boire, à même ces cimetières où demeuraient d'autres morts, guerriers comme lui, à même ces drapeaux qui s'étaient couchés dans la boue, à même ces camarades tombés à ses côtés, sous le grand soleil de juin brûlant les routes.

Et voilà qu'à son tour, elle s'élevait jusqu'à ces moindres parcelles de la terre qu'il avait défendue. Le monde apeuré, étroit, dont elle méprisait les exigences, il se réduisait à un îlot ridicule que des vagues battaient jusqu'à le submerger. Et ces vagues étaient ourlées du sang de ceux qui étaient morts, qui n'avaient eu que l'exil pour apaiser leur faim. Le soir se peignait sur les vitres. Des lumières tâtonnaient l'ombre des rues. Noël commençait sa nuit. Elle ne souffrait plus. Elle le rejoignait dans sa solitude, ils ne faisaient plus qu'un. Une même chair... Une seule âme. Elle savait qu'en souffrant pour ces moindres choses : un coin de ciel, un bout de terre de son Pays, un peu de source qui bruit entre des roches, que



c'est aussi pour elle qu'il acceptait sa souffrance et qu'il serait prêt demain à recommencer son sacrifice. Que toutes choses n'avaient une âme que dans la mesure où l'amour des hommes se penchait jusqu'à elles. Plus les hommes auraient d'amour, plus la terre serait belle ! A cette heure, d'autres cloches roulaient sur les campagnes. Des lanternes trébuchaient sur les chemins. En route vers les Nativités ; et si tous ces hommes avaient un sang solide, si leurs charrues reposaient dans la paix des granges, si le feu flambait haut dans les âtres, c'est que d'autres hommes avaient lutté pour la continuité du feu, que d'autres hommes portaient dans leur exil la terre non finissante et des sources qui ne pouvaient tarir. Mais ils ne devaient pas être seuls dans leurs luttes. Bien sûr qu'elle s'était haussée jusqu'à lui déjà... Il fallait plus. Qu'elle continue dans son amour cette veillée de la

terre, qu'elle soit la gardienne d'un feu qui ne doit pas s'éteindre.

Elle était seule dans la nuit qui emplissait la pièce. Avec sa solitude qui était Lui encore !

Et comme une voix d'enfant éveillait le silence, elle s'approcha du berceau où son enfant lui tendait ses bras. Et elle comprit qu'avec la chair de son Amour continuait sa vie, son Amour lui-même et tous les fils qui naîtraient demain pour continuer la terre...

Et avec son baiser, elle mit au front de l'enfant le baiser de Celui dont la présence était ce soir, pour elle, le plus précieux et le plus riche Noël...

Et les cloches qui recommençaient sur la ville...

Serge MABIRE.

Ce que les étrangers doivent à la Musique Française

Clarté, distinction, élégance et sincérité dans l'expression ; telles sont les qualités caractéristiques qui ont fait, de tous temps, la gloire de notre style national. Et Wagner, qui manifestait pourtant peu de tendresse à notre égard, rend hommage à la musique française quand il écrit : « J'ai reconnu aux Français un art admirable pour donner à la vie et à la pensée des formes précises et élégantes, j'ai dit au contraire que les Allemands quand ils cherchent cette perfection de forme sont lourds et impuissants. » Ce jugement, d'une violence digne du maître de Bayreuth, doit éveiller en nous cette maxime, que l'admiration la plus passionnée, la plus justifiée pour les chefs-d'œuvre de la littérature musicale étrangère ne doit pas être exclusive, au point de faire renoncer les jeunes musiciens à ces qualités de charme et de simplicité qui sont l'apanage de la musique française.

Nombreux sont les musiciens étrangers qui, par pur hasard ou pour des raisons électives, sont venus de France ou y ont passé une partie de leur vie. De tous temps, le public parisien les accueillait avec une bienveillance déconcertante, acclamait des fadaises qui n'auraient dû avoir pour nous que l'attrait de l'exotisme, cependant que nos maîtres restaient, eux, malheureusement trop souvent « étrangers » aux programmes des concerts.

Si des musiciens comme Mozart et Wagner ont eu particulièrement à se plaindre de ce même public, ils ont néanmoins rencontré dès leur contact avec la France de fervents admirateurs et des défenseurs enthousiastes. Mais le génie où qu'il se manifeste se bute toujours à des résistances des incompréhensions et le plus souvent l'art des grands artistes de l'extérieur est en désaccord avec l'évolution du goût et son orientation. Ainsi s'explique l'éloignement des amateurs du théâtre lyrique français pour le climat et les tendances wagnériennes. D'ailleurs, qu'importe l'accueil négatif qu'un artiste reçoit en pays étranger ; seuls les éléments positifs comptent. C'est ainsi que Wagner qui, de tous ces artistes ayant résidé à Paris a eu le plus à s'en plaindre, a été merveilleusement compris et apprécié par des esprits tels que Baudelaire, Judith Gautier, Banville, Verlaine, Nerval, pour ne citer que ceux-là. Et ces esprits subtils qui avaient su découvrir cette vraie valeur ont puissamment contribué, tant en France que hors de France, à étendre sa renommée. Cependant, ce contact avec notre pays n'eut, à peu de choses près, aucune influence sur son œuvre, et on peut dire que le grand J. S. Bach qui pourtant n'avait jamais quitté l'Allemagne, doit davantage à la culture de nos maîtres de l'école Franco-Belge dont il s'est inspiré.

La liste serait longue, des artistes qui, du moyen âge à la Renaissance, au grand siècle sous la dictature de Lully, sont venus en France pour y recevoir l'enseignement de ses maîtres, bénéficiant ainsi de sa culture et des tendances de sa civilisation. Trop longue aussi serait celle de nos glorieux troubadours qui ont transplanté notre génie musical dans diverses provinces de l'Europe, et dont l'influence a présidé à la formation du goût musical et à l'élaboration des bases techniques et esthétiques des musiques populaires de maintes nations. Mais notre titre de gloire, c'est d'avoir enseigné à tous ces artistes des disciplines, nos méthodes de travail, nos principes intellectuels, esthétiques et techniques, facteurs fondamentaux de notre civilisation ; c'est de leur avoir appris à dominer leurs passions, à rendre plus discret ce qu'ils auraient extériorisé sans retenue.

Par le contact de l'art français, art éminemment « aristocratique », a grandi en eux, consciemment ou non, ce dédain pour le succès facile, pour l'approbation de tout ce que Baudelaire appelait « la multitude vile », au profit de l'idéalisme qui a toujours animé les efforts de nos musiciens vraiment dignes de ce nom, condition essentielle, sans laquelle il n'y a point de dignité dans l'art, et que nous aimons considérer comme la seule raison pour notre musique de se manifester.

Bien mieux, nous n'avons diminué en rien les qualités particulières au génie de leur race, nous avons au contraire favorisé leur épanouissement. Et n'est-ce pas un titre de gloire, pour nous Français, que d'entendre des musiciens comme Albeniz, Granados, Manuel de Falla, Joaquin Nin, affirmer que c'est grâce à leur contact avec la culture française qu'ils ont retrouvé et qu'ils ont pu chanter l'âme du peuple espagnol ? C'est encore à nous que des compositeurs comme Kodaly, Bela Bartok, Harsanyi, Lajtha, doivent d'avoir pu édifier la jeune école Hongroise. Casella, Malipiera, Dellapiccola, Respighi, profondément influencés par l'école Debussy, rénovent la musique italienne alors défaillante. Et dans tous les coins du monde, Grecs, Bulgares, Russes, Yougoslaves, Roumains, Scandinaves, Brésiliens, Argentins, Chiliens, sont, grâce à l'enseignement musical reçu en France, les précieux émissaires du prestige français.

Mais, après avoir tant obligé les étrangers, la France ne se doit-elle pas davantage à « ses musiciens » ?

On ne peut donc qu'applaudir à la réaction nationaliste qui s'opère en ce moment dans le domaine musical ; car, tout en poursuivant comme par le passé cette politique de large et généreuse hospitalité envers les compositeurs étrangers, hospitalité dont nous pouvons à plus d'un titre nous enorgueillir, ce moment permettra enfin de rendre à nos maîtres français le juste hommage qui leur est dû.

Yves BOSCO.



Un an ! Eh oui, mes camarades, la bibliothèque du Camp, service annexe de la « Lagerbücherei » que vous connaissez bien, a officiellement un an. Peut-être vous souvenez-vous du numéro 3 d'« ESPOIR », dans lequel nous vous retracions l'activité première de cette bibliothèque. Depuis, que de chemin parcouru !

En ce jour de fête, je ne vous imposerai pas l'ennui de statistiques, qui, si brèves quelles soient, n'ont rien de séduisant. Je veux seulement vous dire qu'en ces douze mois, notre service est allé joindre les amis des livres jusque dans les commandos les plus éloignés du camp.

Grâce à notre bibliothèque, chacun a pu enrichir la gamme de ses connaissances. Par elle, beaucoup d'entre nous ont pu méditer sur les travaux de nos hommes de science, d'autres ont retrouvé leurs poètes favoris ; certains sont peut-être devenus des fervents de ceux qui ont si bien chanté notre douce France. Tout cela, mes chers amis, grâce à la bibliothèque.

Même en ce soir de Noël, alors qu'au dehors, tout est calme et silence, peut-être l'un de nous revivra-t-il en lisant son auteur préféré, des moments qui lui sont chers. Le livre abandonné sur ses genoux, suivant d'un œil rêveur les volutes bleutées de sa cigarette, sa pensée s'en ira par les monts et les plaines, vers la petite maison, où s'ébattent auprès de la maman, les chers petits êtres blonds qui deviendront les hommes de demain.

Connaissez-vous meilleurs compagnons que les livres dispensateurs d'émotion et de joie ? En leur nom, les bibliothécaires vous souhaitent à tous : Bon Noël et prompt retour dans vos foyers.

Roger GIRARDIN.

LE NOËL DE TOINOÙ

Conte morvandiau

par Robert-Louis MARCHAND

— Si t'es pas sage, sûr que le pée Noël ne descendra pas pour toi ! Tu penses ben qu'un saint homme comme lui n'aime pas les mauvais garnements !

Toinou n'avait rien répondu. Il s'était contenté de regarder sa mère d'un petit air entendu. Bah ! ça n'avait guère d'importance ce qu'elle pouvait lui raconter ! Il savait bien que le « Mécano » qu'il avait demandé pour étrennes lui serait donné malgré tout. Le père Noël ne viendrait pas s'il n'était pas sage ? Allonc donc ! Comme si, sage ou non, le vieux bonhomme allait s'égarer dans le ciel neigeux, par la bise glaciale de décembre, pour venir visiter les cheminées du hameau... Le père Noël, chevauchant sur son petit âne gris



parmi les landes arides du Morvan pour aller vider sa hotte dans les sabots rangés devant le foyer des hautes cheminées paysannes ! Certes il avait cru cela alors qu'il était vraiment un petit enfant, mais maintenant qu'il avait dépassé sa onzième année, tout cela n'était n'était plus pour lui que des sonnettes !

La première fois qu'il s'était dit : « Le père Noël n'existe pas ! » il en était resté comme épouvanté ; il ne parvenait pas à réaliser une chose pareille. Doubter de l'existence du bon père Noël, vieux bonhomme entortillé dans son vaste manteau de nuage où luisaient des étoiles d'argent clignotantes et transies, lui avait paru monstrueux. Pourtant, puisque c'était vrai ! puisque le père Noël n'existait pas !

Il se rappelait bien ce que lui avait dit, l'année précédente, le grand Gautherin du Moulin Rougeaux. Il revoyait la vieille cabane des champs Greulats, tapie dans les genêts noirs, au tournant du chemin de la Tille. C'est là que chaque soir, au retour de l'école, il s'arrêtait pour attendre le grand Gautherin qui s'en revenait de la forêt. Il l'attendait toujours ; dame ! rentrer seul au hameau, alors qu'il fallait traverser toute la futaie des bois Lélou, où se cachent tant de bêtes fantastiques qui s'attaquent aux enfants, cela lui faisait trop peur ! Il préférait s'asseoir sur le vieux seuil verdâtre de la cabane des Greulats et attendre patiemment le passage de Louis Gautherin. Il l'entendait siffler de loin dans les profondeurs du sous-bois avant de le voir apparaître à l'angle du champ des Penats. Dès qu'il l'apercevait, il se levait bien vite et, rajustant sur son dos son petit sac d'écolier, il s'en allait tout ragaillard aux côtés de son protecteur. Un drôle de gars que Louis Gautherin, n'ayant pas son pareil pour manier la lourde cognée des bûcherons et envoyer rouler dans les ravins, dans un fracas épouvantable de branches arrachées, les gros chênes de la coupe des Garroux. Et puis, tellement habitué à la forêt, Louis Gautherin n'avait pas peur des grimaçantes bêtes des bois ; si, un jour, elles s'avisaient de quitter leurs refuges broussailleux pour venir rôder sur le chemin à la rencontre du gamin, sûr que le bûcheron n'hésiterait pas à leur rompre les reins. Ça, Toinou en était certain !

C'était à peu près à cette même époque, par une courte et grise journée de décembre, que l'année précédente, Louis Gautherin lui avait parlé du père Noël :

— T'y crée-t-y au pée Noël, petiot ?

Toinou n'avait pas hésité :

— Ben sûr que oui qu'j'y cré ! C'ôt même un bon hoûme !

Le bûcheron s'était mis à rire, d'un gros rire sonore qui soulevait sa large poitrine ; puis il avait dit :

— Si tu y cré, c'ôt qu'tôt un bêtiot !

Le gosse avait pâli. Quoi, le père Noël n'existait pas ! Il en restait bouche bée devant le grand Morvandiau qui, satisfait de sa personne, ne réalisait même pas qu'il venait de briser à jamais un beau rêve d'enfant...

Puis Toinou avait voulu savoir... Louis Gautherin, sans se faire prier, lui avait expliqué comment le soir, à la veillée, alors que les enfants sommeillent, les mamans jouent au père Noël en garnissant elles-mêmes les petits sabots déposés devant l'âtre. Toinou n'en croyait pas ses oreilles. Puis Noël était venu ; il avait vu alors. Il s'était tenu éveillé tard dans la nuit pour épier sa mère. Vers onze heures, le calme absolu régnant dans la vieille maison basse, elle était venue à pas feutrés s'assurer du sommeil de l'enfant. Toinou avait fermé les yeux, feignant de dormir ; la mère s'était alors dirigée vers la grande armoire de noyer ; sans bruit elle avait écarté une pile de draps et avait tiré de cette cachette improvisée un grand jeu de « Culbuto » au joli tapis vert et jaune. Cette fois, Toinou était certain que le bûcheron ne lui avait pas menti. Le père Noël n'existait pas ; il en était sûr désormais. Malgré lui, son cœur s'était serré, alors que du plus profond de son être, s'envolait définitivement cette douce et naïve croyance d'enfant. Cependant il s'était vite ressaisi. Il se souvenait que Louis Gautherin lui avait dit :

— Maintenant qu'tu sais ça, t'es vraiment un hoûme !

Le père Noël s'était enfui, douce chimère d'un âge révolu ; il en avait été un peu ému, mais qu'importait cela puisqu'en revanche il était devenu un homme !

Cette année, il se rappelait de tout cela dans les moindres détails... Souvent il avait eu l'intention de tout avouer à sa mère ; ce soir encore il avait été sur le point de le faire. Mais au moment de parler, quelque chose l'en avait empêché... Non, il ne dirait rien ; il attendrait. Il le dirait plus tard, dans quelques jours... Il voulait, cette année encore, surprendre sa mère, fouillant dans la vieille armoire...

**

Le vieil instituteur du village avait organisé cette année-là une petite fête de Noël. Une affiche, ornée d'un beau sapin vert parsemé de paillettes scintillantes avait été apposée à la



vitre du café Noïrot, annonçant le programme de cette matinée scolaire à laquelle la population était cordialement conviée. Toinou avait lu, tout en bas de l'affiche : « Participation effective du Père Noël ».

Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Roland Moin-dron l'avait tiré d'embaras :

— Ça veut dire comme ça qu'le pée Noël y sera là ! Mais tu sais, on sait ben c'que ça veut dire ! Son pée Noël c'ôt jamais que le Justin Gaudot qu'ôt déguisé !

Toinou avait bien ri ! Justin Gaudot déguisé en père Noël ! c'était trop drôle. Il le connaissait bien, Justin Gaudot, ce grand gars de la ferme des Rûs, qui, le soir à la tombée de la nuit venait rôder autour de leur maison. Toinou l'avait surpris plusieurs fois, embrassant sa grande sœur, sous l'auvent de paille, derrière la grange. Eux aussi, d'ailleurs, l'avaient bien vu puisque Charlotte, un soir, lui avait donné un sac de bons ; elle lui avait même dit :

— Tu n'diras ran mon p'tiot Toinou ! Tu seras si mignon en ne disant ran chez nous !

Et dire que ceux de la petite classe croiraient vraiment voir le père Noël en personne ! Comme il se sentait supérieur à eux, lui qui savait...

*
**

Dans la salle d'école toute tendue de guirlandes la petite fête eut lieu. Il fallait voir le vieux maître s'affairer autour de l'arbre de Noël tout resplendissant de lumières ! Bruyants sur leurs bancs, les gosses attendaient impatiemment la venue du bon bonhomme Noël, qui, pour eux, décrocherait des branches du sapin pompeusement paré, les poupées et les polichinelles cocasses.

Toinou s'était assis un peu à l'écart, près des mamans et des grands garçons. Bah ! Il n'avait pas à s'asseoir avec ceux de la petite classe ; il était un homme, lui !...

Soudain une porte s'était ouverte, et, béats d'admiration, les petits avaient salué la venue du père Noël. Drapé dans son long manteau saupoudré de flocons blancs, le bon vieillard à belle barbe blanche, s'avancait lentement, appuyé sur son bâton de houx. Il s'était approché de l'arbre, ployant sous sa charge de joujoux, et d'un cœur généreux distribuait aux marmots ébahis, arlequins et pierrots.

De son mouchoir de fine dentelle, Mâme Pelleroy, la dame du château, se tapotait les joues en soupirant :

— Comme c'est charmant ! Braves petits, comme ils sont heureux !

Puis, avisant Toinou :

— Comment, tu ne vas pas chercher un joujou ! » Et elle l'avait poussé vers le sapin où dansait la lueur de vacillantes petites bougies ; le père Noël s'était avancé lui tendant un petit paquet, Toinou s'en était saisi, tandis que le cœur débordant de tendresse, le vieux bonhomme l'avait embrassé paternellement. Les grands avaient bien ri en voyant cela, et Toinou s'en était bien aperçu ; gare, si jamais on se moquait de lui ! Il dirait tout, même aux tout petits...

*
**

De bonne heure, la mère avait servi le repas du soir, et tandis qu'ils dinaient, elle avait demandé :

— Et ben ! Toinou, tu ne nous dis pas c'que l'pée Noël t'é douiné ! T'n'as donc point encouère défait le paquet ?

Près du gamin, Charlotte avait relevé la tête :

— Oh ! m'man ! Il ôt encouère tout chose de c'que l'pée Noël l'é embrassé !... Toinou, sa berbe a dû t'piquer ?

Alors, se retournant et bombant le torse, tel un jeune coq prêt à l'attaque, Toinou, fixant sa sœur, lança, d'une voix qui ne tremblait pas :

— Mâ toué, est-ce que ça t'pique les joues quand ot l'hiche le soir derrié lé grange ?

Robert-Louis MARCHAND.

REVEILLON

Tableau Berrichon

par Paul RAFFESTIN

Tout le jour, la ferme de la « Moussère » avait connu une activité inaccoutumée. On avait rentré de fortes brassées de bois dans la grande salle ; le père Niton avait sorti de sa grange une bûche énorme qui, à elle seule, garnirait entièrement l'âtre toute la nuit. Les servantes, la tête protégée d'un mouchoir noué avaient plumé, plumé... Et l'on avait vidé et garni et rôti et cuit toutes ces viandes. Les chiens s'étaient disputé les tripailles et les chats, furtivement, avaient pris leur part de festin. Maintenant repus, satisfaits, l'œil vide, ils somnolaient. On avait vu aussi la cheminée du four fumer, et vers midi, une bonne odeur de pain tout chaud avait flotté sur la lande, s'accrochant aux fougères et aux bruyères, pénétrant les ronciers et les petits taillis proches. Et le charretier qui rentrait avait pensé : « C'est les pâtés qui cuisent. »

On avait chassé les enfants qui gênaient. Ils avaient grimpé aussitôt dans les greniers et, là-haut, ils savouraient les « rognettes » de galette. Ils tenaient leur meeting de gamins impatients. La maîtresse, sûre d'elle-même, solide, toute droite dans sa grande robe paysanne, avait l'œil à tout et dirigeait.

*
**

La ferme allongeait ses bâtiments figés dans une coulée glacée de lune. On entendait le froid marcher et saisir les fougères roussies qui craquaient. Les bouquets de bouleaux frissonnaient de peur sous la lune qui durcissait toutes les ombres de la terre. Dans la plaine, les étangs fumaient. Sur les chemins gelés, loin dans la forêt, des charrettes roulaient que l'on entendait cahoter. Toutes les odeurs étaient figées par ce froid qui pénétrait tout. Seule la fumée de la ferme apportait sa senteur puissante des sapins en flammes.

C'était une belle nuit de Noël, toute propre et claire, sans neige, comme on les connaît par chez nous.

*
**

La salle commune était toute chaleur et toute clarté. Le brasier craquait dans l'âtre. Retournant deux bûches, le père Niton fit danser la flamme. Sous le couvercle de la marmite, une boucle de vapeur attendait. Elle s'évanouit dans la grande cheminée laissant tomber quelques grosses gouttes d'eau. Elles firent un grand bruit de friture, sifflant, craquant, un grand bruit qui s'arrêta soudain tout net. Et la flamme dévora vite, en pétillant, les quelques menues brindilles que, par jeu, la vieille servante venait de jeter.

L'ampoule, avec son réflecteur blanc, était accrochée à la grosse poutre du milieu. La lumière en tombait comme tombe l'épervier quand on pêche en étang. Sa clarté s'étalait sur la longue table qu'on avait recouverte de deux draps. Les bancs étaient tirés, tout prêts pour qu'on s'installe. On attendait ce soir les fermiers des Thureaux, de la Noue et des Patineaux. Les douze douverts de vieille faïence solide, rustique, faisaient un chemin aux grosses miches, aux plats débordants de cochonnailles et aux grandes soupières qui attendaient. Car un repas sans soupe n'est pas un repas dans nos fermes. Les pichets étaient pleins du meilleur vin, un vin lourd, épais, qui tout à l'heure réchaufferait et ferait cogner le sang à grands coups.

Sur le fourneau, des plats rebondis mijotaient. Ils mêlaient leurs bonnes odeurs de viandes cuites qui distillent toutes les plantes sauvages dont on les a piquées et parées.

Entre le lit à baldaquin et le vieux vaisselier de merisier, derrière sa vitre, le gros balancier de cuivre s'éclairait au passage.

C'était beau, cette lumière de braise jaune qu'il semblait envoyer. En plissant les yeux, c'était encore plus beau. Un jour, le Marcel avait raconté comment on conduisait les

„L'attachement à la petite patrie non seulement n'ôte rien à l'amour de la grande, mais contribue à l'accroître.“

bateaux la nuit. Les phares étaient là pour tout indiquer. Chacun avait sa manière de faire feu ; et de les voir, on savait ce que c'était. Eh bien ! cette lumière du balancier, c'était le phare de la maison. Et il ne s'arrêtait jamais, toujours là, toujours régulier.

On avait couché les enfants. Ils dormaient au bout de la maison. Leurs sabots cirés brillaient, alignés, près de la cheminée. Tous les jeunes étaient à la « messe de minuit », au bourg. Bientôt, ils rentreraient avec les voisins, tassés dans les charrettes, heureux, dans la nuit glacée. Père Niton, la maîtresse et la vieille servante étaient assis en demi-cercle, les jambes tendues au feu : ils gardaient la ferme.

Ils étaient là, tous trois, silencieux autour de l'âtre. L'horloge parlait pour eux. Elle savait mieux dire les choses qu'on sent à peine et qui rêvent derrière les yeux quand on s'y laisse aller. A toujours rester là, elle finissait par connaître sa maison et ses gens mieux qu'eux-mêmes. Elle était là depuis si longtemps. Son balancier avait donné le mouvement pour bercer les petits. Elle avait compté les heures de maladie de la mère Solange. C'est pour cela qu'elle était grave et posée. Elle réglait sa démarche sur les bêtes, sur le travail des champs, et tous se réglaient sur elle, tranquillement avec ensemble. Dans les villes tout est resserré et la vie n'y peut tenir ; elle se disperse. Les petites pendules trépigent sur le temps bousculé. Elles trottent, elles trottent comme des fourmis. Elles ne voient rien autour d'elles. Elles ne prennent même pas le temps de sonner : machinalement, en passant devant l'heure, elles égrènent les coups, si rapidement et d'une voix si blanche, qu'il faut dresser l'oreille et compter très vite. L'horloge, elle, annonce d'abord qu'elle va sonner : un dé clic, puis un petit roulement, voilà, avis : je vais sonner.

— C'est la demie, dit le père.

**

Les charrettes avaient tourné dans la cour. Brusquement elles s'étaient arrêtées. Les femmes emmitoufflées sautèrent : le rectangle de lumière les aspira comme la batteuse avale une gerbe. Un peu après, les hommes entrèrent bougonnant leurs braguettes de velours. Ils étaient énormes dans leurs peaux de biques.

— Bonsoir la compagnie, dirent-ils.

Et chacun tendit les mains au feu. Les femmes réchauffées jetèrent leurs manteaux sur le lit et, aussitôt, trempèrent la soupe, soulevèrent les couvercles des plats qui chantonnaient, humèrent les bonnes odeurs, les yeux mouillés de chaud, goûtèrent les sauces... Et, dans le bruit, tous s'installèrent à la grande table.

Les soupnières découvertes firent flotter mollement des traînées de vapeur. Maîtresse Solange prit les louches, mélangea bien les soupes fumantes, et chacun se servit.

D'une bonne lampée, ils vidaient la cuillère d'un coup, en aspirant, cueillant ensuite la goutte que la langue en claquant laisse souvent au bord des lèvres. Une soupe au ventre fait l'homme neuf !

Puis ce fut la procession des charcuteries grasses et roses, fleurant le bon thym sauvage et le laurier, qu'ils mangeaient à grands coups réguliers des mâchoires comme pour en extraire tout le goût.

Les pichets circulaient et, si les femmes pour le moment étaient calmes, les hommes s'interpellaient d'un banc à l'autre, avec de francs éclats de voix.

Ils disaient leurs richesses : la terre et leurs bêtes, la paix de leurs landes aussi.

La « poule en barbouille » savourée, on avait découpé les viandes rôties : les faisans craquants et la dinde qui perdait ses châtaignes grillées, brillantes de graisse, comme si elles avaient sauté dans une cocotte. Et toutes ces odeurs coulaient sur la table, saisissaient les mains ouvertes, montaient le long des manches, collaient au nez et au palais. L'eau vous en venait plein la bouche. C'était une folie d'avalier cette salive si fluide et si sucrée.

— Tirez, tirez à vous, mes amis, dit le maître.

Et l'on mangea, tenant les os à pleins doigts et mordant à même cette bonne chair qui jutait, graissant les lèvres et les mains qu'ils léchaient d'un grand coup de langue, comme le garde champêtre lèche le mur de son balai dégoulinant, avant de coller les affiches.

Et les femmes dirent les potins du bourg, et la messe de minuit. Le boucher, ce grand « dépend'leux d'andouilles », à son banc, gobait une pastille Valda, chaque fois que le prêtre, en un geste solennel donnait la communion. Son

voisin, le mécanicien, mangeait sa moustache et roulait ses yeux de veau pour ne point rire. La crèche cette année faisait causer tout le monde. Le curé avait amené l'âne de Bréchinol, qui s'était mis à braire en plein office. Et la Mélie disait combien le nouveau curé, trop moderne et trop jeune, « était sans honte d'avoir mis un bestiau pareil dans l'église ». On n'avait jamais vu ça !...

La maîtresse mit les saladiers sur la table, et ils sentaient bon la bonne huile de noix, cette huile si parfumée qui fait mal aux citadins parce que leurs estomacs détraqués ne connaissent plus ce merveilleux concentré que les noix ont distillé tout l'été, qu'on a extrait quasi religieusement, et que l'on conserve dans ces grands « toulons » en terre vernie, dans la chambre, entre les lits et le mur.

Ils se servirent, coupant les feuilles dans leur assiette. La fourchette par en-dessous, ils piquaient comme on charge une fourche de luzerne.

Et les desserts suivirent, les gros pâtés et les galettes aux pommes de terre qui embaumaient le persil — un vrai régal ! — que l'on aida à passer à grands coups de vin violet, presque noir, qui faisait se rapprocher les femmes des hommes, et rire et se sentir si parfaitement heureux.

Les langues allaient bon train. Les jeunes parlaient du bal, où tous danseraient la nuit prochaine, à l'auberge du « Bon Laboureur ». Les vieux secouaient les souvenirs de « dans le temps ». On but le café et l'eau-de-vie — un doigt pour les demoiselles — et les hommes allumèrent leurs pipes qu'ils avaient bourrées lentement avec, pour finir, une grosse pression du pouce.

La pendule venait de frapper trois coups qu'on parlait encore des affaires de sorciers. Denise, la jeune bonne, écoutait, les yeux grands ouverts, les bras croisés haut. Ces histoires lui faisaient toujours un peu froid dans le dos. Elle se leva et se signa près de l'âtre.

La fumée bleue du tabac montait doucement et au-dessus de la lumière on ne la voyait plus...

— Allons, il faut partir, dirent les femmes en passant une jambe par-dessus le banc.

**

La salle se vida dans la cour. Les femmes remercièrent et, quand les voitures furent attelées, avec un grand effort, en levant leurs jupes, elles grimperent sur les sièges. Les hommes bourrèrent une dernière pipe avant de monter à leur tour. Ils serrèrent des mains, remontèrent le col de leurs peaux de biques et se hissèrent lourdement en faisant grincer les charrettes.

— Allez. Bonsoir.

— Non, dirent les jeunes qui restaient, bonjour !... et bon voyage.

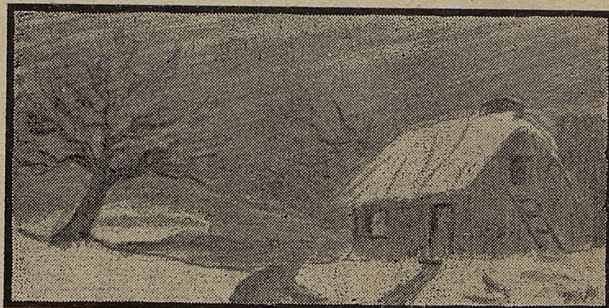
Les voitures démarrèrent dans le bruit sec et sonore des fers qui frappent et roulent sur le sol durci.

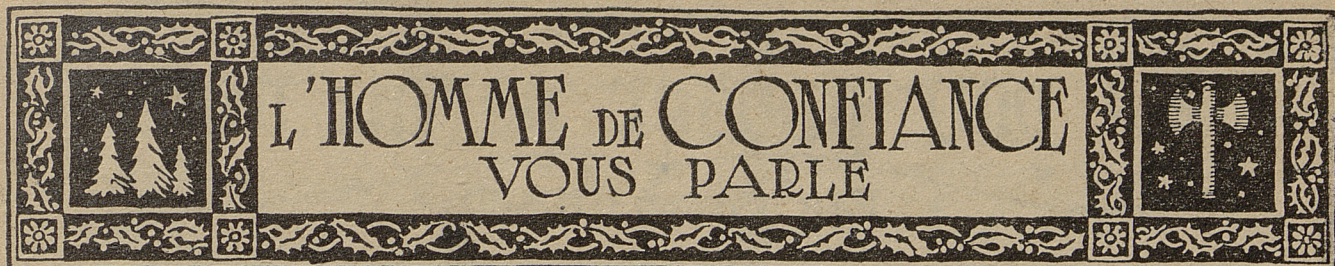
Au loin, les nuages prenaient des teintes plus laiteuses. Tout en haut de la lande, une étoile brillait d'un feu vif que le fermier des Thureaux allait, en passant, accrocher de son fouet...

— Maintenant, rentrons. Il faut penser aux gamins ! dit le père Niton. Et tous pénétrèrent à sa suite.

Ils allèrent droit aux sabots, si petits, si bien alignés, si bien cirés, qui attendaient la visite sacrée dans le rougeoiement de l'âtre.

Paul RAFFESTIN.





L'HOMME DE CONFIANCE VOUS PARLE

L'Homme de Confiance du Stalag VC informe ses camarades de la nomination du Lieutenant **POUESSEL**, du 4^e R.A.D., comme **Officier-Conseil** du Wehrkreis V. Il est heureux de leur dire la grande confiance qu'a su lui inspirer ainsi qu'aux nombreux camarades du Stalag le Lieutenant **POUESSEL**, dont les efforts méritent la plus belle récompense : l'union de nous tous dans l'œuvre du Maréchal.

Je fais appel à votre bonne volonté pour éviter une quantité de questions qui me sont journalièrement posées et dont vous trouverez aisément la solution en consultant les différents numéros d'« ESPOIR ». Nous sommes peu nombreux et le temps employé à des réponses que la lecture de notre revue vous ferait immédiatement connaître, peut être considéré comme mal employé.

Or chaque jour amène un cortège de nouvelles difficultés qui requièrent toute notre attention, et nous n'avons pas trop de tous nos instants pour nous occuper efficacement de vos intérêts.

Si vous voulez bien penser à l'importance de notre Stalag, vous comprendrez mon désir d'éviter toute perte de temps. En conséquence, je ne répondrai plus aux lettres traitant de questions dont « ESPOIR » vous aura déjà donné la réponse.

Je vous rappelle cependant, ci-dessous, quelques renseignements d'ordre général qui auraient pu vous échapper. — Je vous serais reconnaissant de sérier vos demandes et de faire un papier par Service intéressé lorsque vous aurez à m'écrire, l'emploi de cette méthode activera les recherches. Je vous remercie à l'avance, certain que vous ferez tous vos efforts pour me venir en aide.

Travail en Allemagne des femmes de prisonniers de guerre.

— Certaines conditions préliminaires doivent être remplies avant que soit accordée aux femmes de P.G. l'autorisation de venir travailler auprès de leur mari. Ces conditions n'étant pas encore nettement définies, il n'y a pas lieu de tenir compte des informations parues dans les journaux.

Durée du travail. — Le règlement appliqué par les autorités allemandes prévoit une durée du travail égale à celle des ouvriers allemands. Différents travaux peuvent être demandés le dimanche si certaines conditions l'exigent, tel que le déchargement de wagons, et ceci sans repos compensateur, mais au tarif normal.

Rémunération. — Le salaire journalier est fixé uniformément à 70 pfgs. Toutefois, pour les Kommandos de culture, de terrasse et de forêt, et pendant la période d'hiver, cette somme peut subir une retenue affectée au paiement de la police « Assurances accidents »; la rémunération équivaut alors à 54 pfgs. D'une manière générale, les firmes et les employeurs ont la possibilité d'octroyer des primes et avantages supplémentaires, cette question est à traiter sur place.

Stylos et rasoirs. — Les stylos et rasoirs, saisis en 1940, ont fait l'objet d'une redistribution. Ces instruments fragiles avaient été rendus inutilisables pour la plupart, le travail du temps leur fut néfaste. — Toute réclamation à cet égard est désormais inutile.

Comité d'assistance aux P.G. — Mairie du 18^e Art. de Paris. — Aux termes d'une lettre de ce Comité, les camarades qui habitaient les 18^e Art. et qui ne perçoivent pas au moins un colis par mois, sont invités à lui donner toutes indications utiles sur leur cas, leur situation de famille, leur adresse dans le 18^e, etc., en envoyant l'étiquette-adresse.

Étiquettes colis. — En dehors du Comité précité et des Comités locaux et départementaux d'assistance, aucun autre Comité ou Association particulière n'accepte les étiquettes que vous leur adressez et qui de ce fait sont perdues. L'Œuvre des Prisonniers Polonais, les Croix-Rouges Française et Belge, les Services du Maréchal, n'acceptent non plus aucune étiquette.

Tabac payant. — Je vous rappelle que la distribution est assurée par un Service allemand et que toute la correspon-

dance, réclamations comprises, doit être adressée par le Kommando-Führer à : Kantinen-Verwaltung, Stalag VC, à Offenburg.

Réclamations de paye. — S'adresser directement à Devisen-Abteilung, Kommandantur Stalag VC, à Offenburg.

Dons Croix-Rouge. — On vous rappelle que votre trousseau ne pouvant pas excéder une tenue de drap et un jeu de rechange de linge de corps, vous ne devez pas nous envoyer de demandes pour les camarades en possession du nombre d'articles autorisés.

Devant l'impossibilité de renouveler mes stocks, je fais appel à votre conscience pour demander l'indispensable qu'il ne me sera même pas toujours possible de vous fournir.

Stocks épuisés : chaussures, pantalons, maillots de corps, ceintures de flanelle, cuir, lacets, pull-over.

Vous me rendrez service en vous conformant strictement aux indications portées sur le bordereau à me retourner dès réception de la marchandise.

Toute demande doit porter l'indication des nom, prénom, matricule et taille de l'intéressé. Aucune suite ne sera donnée aux demandes globales.

Vivres et emballages. — Les distributions sont faites en suivant un tour qui est respecté, cependant les expéditions sont fonction tant des quantités que de la date des arrivages de la Croix-Rouge.

La direction du Service des P.G. attire notre attention sur la nécessité de récupérer les emballages, leur défaut risquant d'apporter une sérieuse entrave à l'envoi des vivres. Vous avez donc le plus vif intérêt à faire le nécessaire pour renvoyer au Stalag les caisses, sacs et cartons.

Certificats d'origine de blessure. — Ces certificats ne peuvent être délivrés aux intéressés que par le Service médical de l'hôpital, le jour ou la veille de la sortie. Tous les dossiers médicaux sont conservés à Berlin et pourront être communiqués aux intéressés après les hostilités.

Théâtre et Loisirs. — Les achats seront effectués par le responsable de la section des loisirs sous le contrôle du gardien. Le paiement sera assuré par le Service : Abteilung Betreuung, Kommandantur du Stalag VC, auquel devra être adressé une facture en double exemplaire par le fournisseur qui en remettra également une à l'acheteur.

Cours commerciaux. — A notre grand regret et malgré tous nos efforts, les conditions actuelles nous interdisent toute possibilité de mener à bien l'envoi des devoirs et corrigés.

Cours du C.E.P. — Veuillez noter que le programme à enseigner pour les prisonniers correspond à celui d'avant-guerre. D'autre part, il n'est pas prévu de session avant le mois de mai 1943.

Insignes. — Nous venons de recevoir un petit nombre d'insignes du Maréchal, elles ont été remises au C.I.N. qui en assurera la répartition. Les Hommes de Confiance qui désireraient en acquérir pour les Kommandos sont priés de bien vouloir adresser leurs demandes au C.I.N.

L'insigne est vendu au prix de 50 pfgs. Nous vous ferons connaître ultérieurement les modalités de paiement. Nous vous rappelons que cette correspondance doit être adressée à l'Homme de Confiance et porter de façon très apparente la mention C.I.N.

Veuillez noter que la fabrication d'insignes au Camp n'est plus possible désormais.

Antony PAYRAU.

Le voir passer parmi nous

PAR L'ABBÉ GIRARD

Il existe, exposé dans je ne sais plus quel musée, à Bruxelles, je crois, et signé de Bruegel, mais je ne me souviens plus si c'est de Bruegel le vieux, ou de Bruegel le jeune, un tableau intitulé le « Dénombrement de Bethléem ».

Une place de village, irrégulière et encombrée de voitures aux longs placards...

Des maisons et des chaumières la bordent...

La terre est couverte de neige blanche...

Le ciel est gris, et à travers les branches noires des arbres décharnés, l'horizon porte un disque de soleil rouge...

Le soir tombe...

Des groupes nombreux s'agitent : des enfants jouent à glisser sur la glace et culbutent ; des paysans rapportent du bois sec ; des ménagères s'affairent ; devant l'Hôtellerie, des feux pétillent où grillent des porcs entiers ; des voyageurs se hâtent, chargés de bagages ; devant une maison plus cossue, une cohue se presse et défile à une sorte de guichet où un homme tient un registre...

Devant ce spectacle multiple et désordonné, mes yeux, habitués à l'harmonieuse unité de composition des maîtres italiens, se scandalisèrent d'abord.

Puis, ma contemplation se prolongeant, ils se trouvèrent attirés insensiblement, mais d'une manière irrésistible, vers un groupe sombre, formé d'un homme conduisant un âne gris, sur lequel était assise une femme, enveloppée d'un long manteau, où elle semblait cacher et protéger quelque chose de précieux.

Mes yeux ne virent bientôt plus que le petit groupe sombre.

Bethléem ! Le dénombrement ! Je reconnus soudain Joseph, allant lui aussi avec Marie au recensement général ; le trésor, qu'elle portait sur son sein, c'était Jésus, qui, quelques heures plus tard allait naître.

C'était lui, le centre du tableau.

Pour les regards rapides, il n'y avait pas de sujet central, rien qu'une foule agitée et diverse. Mais pour les contemplations plus patientes, il y avait Jésus passant parmi les hommes. Dans son souci de réalisme, le peintre flamand avait vu juste. C'est bien, en effet, au milieu de l'agitation et de l'ignorance générale que le Christ est né, la nuit de Noël : le monde entier était alors en mouvement pour obéir au décret de l'Empereur Auguste, et nul ne pouvait connaître Jésus.

Cependant, le profond penseur qu'était l'artiste, avait su avec un art très sûr, faire comprendre que l'action essentielle qui se déroulait devant son décor multiple, ce n'était pas l'activité de la foule, laquelle frappait d'abord le regard, mais l'arrivée discrète du Messie, qui se révélait seulement aux regards attentifs et fidèles.

**

Mille neuf cent quarante-deux ans ont passé...

L'influence de l'homme, né cette nuit-là, fut telle que cette nuit-là ne sera plus jamais comme les autres.

Sur la surface entière du globe...

Dans la vieille Europe et dans les deux Amériques, sur de vastes espaces de l'Afrique et sur tous les points importants des autres continents, les hommes, cette nuit-là, sentiront

leur cœur soulevé d'une irrésistible tendresse et d'une immense nostalgie de douceur et de paix... Cela sera si fort qu'ils s'assembleront partout en des réunions amicales et familiales, familiales surtout, et qu'ils se livreront à la joie.

A une joie d'ailleurs d'une qualité unique.

Une joie intime, amie de la maison bien close et du foyer bien chaud, et une joie pourtant universelle, désireuse de n'exclure personne et prête à accueillir le pauvre du chemin.

Les cœurs les plus célibataires chercheront, cette nuit-là, à goûter le charme de la vie familiale, où rit l'enfance naïve.

Les hommes les plus endurcis sentiront leur cœur se fondre de tendresse et la douceur détendre en eux les forces mauvaises.

Joie unique, à la fois exubérante et paisible, que les hommes, pour une fois, chercheront et trouveront dans la bonté.

Tout cela, parce qu'il y a mille neuf cent quarante-deux ans, Jésus est passé parmi les hommes.

**

Cependant comme sur la toile peinte par Bruegel, beaucoup de gens ne le remarquent pas.

Ils se livrent à la joie de Noël, ils l'admirent autour d'eux, mais sans se demander, ni se rappeler pourquoi.

Beaucoup ne se rappellent pas que, si, cette nuit-là, les hommes daignent abaisser leurs yeux sur les enfants, leur trouvent des grâces charmantes et prennent part à leur joie, à leur babillage et à leur jeu, c'est parce que Jésus fut enfant, qu'il reçut l'admiration des bergers naïfs et l'hommage des Mages orientaux, pleins de sagesse.

Beaucoup ne se rappellent pas que, si cette nuit-là les hommes recherchent les joies de la famille et se plaisent à la voir assemblée autour de la table commune, c'est parce que Jésus a vécu trente ans, dans sa maison, dans l'intimité de son père et de sa mère.

Beaucoup ne se rappellent pas que, si cette nuit-là les hommes se sentent pleins de pitié pour les mendiants et les pauvres, pour les faibles et les déshérités, s'ils se détournent des besognes de violence et acceptent en eux la nostalgie des œuvres pacifiques, c'est parce que Jésus a été couché nu sur la paille d'une étable, persécuté par la jalousie d'un tyran et qu'au-dessus de sa crèche, des voix célestes ont chanté la paix sur la terre.

Je ne dis pas qu'avant lui, on ignorait tout des grâces de l'enfance, des charmes de la vie familiale ou des joies de la douceur et de la paix.

Des âmes d'élite et des âmes simples les ont savourées.

Mais elles étaient l'exception.

Elles n'étaient pas dans le ton général.

Les littératures antiques chantent les exploits des héros, la grâce des femmes, l'éclatante beauté des éphèbes, mais elles ne s'attardent pas, comme font les nôtres, sur un doux visage de bébé et ne sourient jamais aux jeux enfantins : l'enfant était la chose des nourrices et des pédagogues, mais n'intéressait pas le citoyen ni la matrone.

L'intimité familiale était alors bien moins goûtée que le tumulte des camps, l'agitation des places publiques ou la frénésie des jeux de l'amphithéâtre.

On se méfiait des mouvements de tendresse ou de pitié ; la violence brutale était l'inspiratrice et la règle du travail, du jeu, de l'ordre public lui-même.

Or, c'est Jésus qui a changé le goût des âmes et le ton de la civilisation.

C'est dans la nuit de Noël qu'il a inauguré son action.

Et c'est pourquoi, depuis mille neuf cent quarante-deux ans, la nuit de Noël est la fête de l'enfance, de la famille et de la paix.

Mais devant cette fête, comme devant le tableau de Bruegel, beaucoup, par étourderie et par ignorance, ne savent pas voir le sujet central.

**

Le mal est-il si grand ? penseront certains.

L'important pour les hommes, plus que le souvenir d'un personnage historique lointain, n'est-il pas la possession et la jouissance d'un bien actuel, même si ce bien leur vient de ce personnage ?

Qu'on se souvienne que les joies de Noël ont été exaltées et comme découvertes par Jésus, cela importe peu, pourvu que l'humanité actuelle ait le goût et la possibilité de ces joies, pourvu qu'elle aime le climat de Noël.

Cela importe beaucoup au contraire.

Ils voudraient même le faire oublier : ils viennent expliquer sérieusement que Noël est la fête du soleil renaissant : à cette époque de l'année, les nuits ont atteint leur plus longue durée, mais les jours vont s'allonger de nouveau...; la nuit qui menaçait le monde a été vaincue par la lumière qui reprend peu à peu le terrain perdu.

Soyez certains que si ces tentatives païennes réussissaient, c'en serait bien fini de la douceur de Noël.

On ne sépare pas l'arbre du sol où ses racines puisent la sève, sans tuer son feuillage.

Noël, sans Jésus, ne serait plus Noël.

**

Et c'est pourquoi Jésus, qui autrefois a créé Noël, en passant parmi les hommes continue à passer parmi eux, pour leur garder Noël.

Il passe encore parmi eux, sous l'enveloppe des mots évangéliques que l'on lit à l'office de minuit et qui redisent la bonne nouvelle de ce jour.

Il passe encore parmi eux, sous les apparences de l'hostie de la messe, faite en mémoire de lui et qui renouvelle sa présence invisible.



Car le climat de Noël n'est pas possible sans Jésus, pas plus que le charme de certains pays sans leur soleil.

Les hommes se sont mis à fêter l'enfance, la famille et la paix, parce que Jésus est passé un jour parmi eux, pour leur en donner l'exemple et le désir.

Mais avant lui, on ne les fêtait pas.

De soi-disants maîtres de la pensée moderne déclament déjà contre elles et voudraient qu'on apprit aux hommes de l'avenir à aimer, non plus les jeux agréables de l'enfance, mais les violences des luttes physiques, non plus les douceurs du foyer, mais les risques des aventures perdues.

Ceux-là ont depuis longtemps oublié le passage de Jésus parmi les hommes.

Il passe encore parmi eux dans le souffle des prières et des chants qui monteront vers lui en cette nuit et qui, en retour, feront descendre la grâce divine.

Mais pour voir Jésus qui passe, il faut savoir regarder.

Il faut surtout ouvrir des yeux qui ne se refusent pas aux contemplations ferventes.

**

Alors, mais alors seulement, Noël restant la fête divine de Jésus passant mystérieusement parmi les hommes, restera aussi la douce fête des tendresses humaines et des pacifiques espoirs de l'humanité.

Abbé G. GIRARD,
Aumônier du Stalag

D'un symbole à un autre...



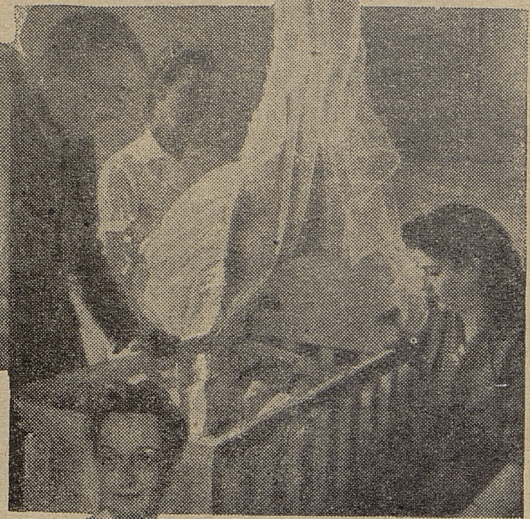
La fête de la Nativité, c'est pour beaucoup, l'évocation de souvenirs lointains, l'émerveillement de l'enfant qui allait contempler une crèche scintillante et un peu mystérieuse. Crèches richement décorées des villes, crèches de nos villages plus émouvantes dans votre touchante naïveté, vous êtes le symbole du Christianisme naissant dont votre cadre fragile abrite la force potentielle.

Pour un médecin, le mot « crèche » évoque aussi autre chose. Il rappelle un service hospitalier réservé aux nourrissons, service extrêmement attachant pour qui l'a un peu connu. Dans sa tiède blancheur, il faut veiller sur de frêles existences particulièrement sensibles à la maladie. Le rôle du médecin y est grand, certes, mais il est encore dépassé par celui des auxiliaires, sœurs ou infirmières, dont le dévouement se manifeste à toute heure du jour et de la nuit : tâche épuisante et à laquelle il faut apporter tout son cœur, toute son âme, car de petites vies en dépendent étroitement. Il suffit de si peu, d'une brève ou infime négligence, pour transformer un berceau en cercueil ; parfois, aussi, des nuits de veille et de constante solitude ressuscitent des moribonds. Les mêmes prescriptions médicales n'agissent bien souvent là qu'en fonction de l'esprit et de l'ardeur avec lesquels elles sont exécutées ; je connais des femmes qui sont de véritables saintes dans ce domaine.

Il est d'autres crèches encore qui, sous ce nom, celui de pouponnières ou autres dénominations, permettent de soigner, dans les villes et certaines usines, les tout petits dont la maman ne peut pas s'occuper suffisamment. Là encore, des personnes dévouées contribuent à entretenir des vies précieuses pour la nation dont elles assurent la continuité.

Ces organisations sont importantes ; il existe également d'autres mesures en faveur de l'enfance, mais nous sommes loin de compte. Il faut réaliser le maximum pour la protection de la petite enfance, le maximum pour enlever à certaines familles les soucis matériels occasionnés par une naissance ; il faut remplacer les soucis par des facilités et des avantages. La question de la natalité est en effet effroyablement vitale pour notre Pays et demeure la base indispensable de toute politique tendant à notre redressement ; faute de la résoudre, la France, continuant à dévaler la pente, serait bientôt un pays traité en quantité négligeable, un pays mort. Voilà pourquoi l'œuvre de relèvement national est axée sur une politique familiale et de natalité, entreprise de longue haleine mais qui prépare solidement le renouveau de notre forcé vitale.

Les médecins ont un rôle important à jouer dans ces questions. De plus en plus, leur action est orientée vers une médecine de la santé autant que vers une médecine de la maladie. Cela correspond au vieil adage : « Il vaut mieux prévenir que guérir. » Certes, « guérir » sera toujours un but de la médecine, mais il est au moins aussi important de diminuer le nombre des malades et de faire acquérir à chacun le maximum de résistance physique. Il n'est pas toujours



facile de guérir un tuberculeux, mais il est préférable d'empêcher un individu de le devenir. Le résultat sera meilleur à tous points de vue. Une action de ce genre doit s'appliquer du nourrisson à l'adulte en cherchant à rendre l'organisme aussi robuste que possible et en le faisant vivre dans les conditions les plus favorables ; nos crèches, organisations encore insuffisantes, sont ainsi bien souvent le début d'une « médecine de la santé ».

Le rôle thérapeutique de la médecine perd chaque jour un peu de son importance au profit de son rôle préventif, tout en restant considérable. Les médecins, pour la plupart, ont toujours été favorables à cette tendance et à une politique de la santé, mais la même compréhension n'a pas toujours existé en dehors de leur milieu. Actuellement un gros effort est fait dans ce sens, effort qu'il est souhaitable de voir aboutir et qui confère au médecin une véritable tâche nationale.

— Crèche de Noël — Crèches pour nos tout petits — deux symboles de forces naissantes ; l'un marque l'avènement du Christianisme ; l'autre matérialise l'avènement d'une politique de la natalité et de la santé qui se manifeste d'ailleurs par d'autres réalisations déjà en cours depuis plusieurs années. Toutes ces organisations, et celles qui suivront sont appelées à prendre une extension de plus en plus importante pour le plus grand bien de notre pays.

Que ce troisième Noël de captivité nous apporte, malgré l'inévitable nostalgie, cette nouvelle note d'espérance lorsque nous évoquerons les carillons de chez nous.

Médecin-Lieutenant JOUANDON



NOTRE OEUVRE D'ASSISTANCE

La parution d'un numéro spécial de Noël nous permet de vous entretenir plus longuement de notre Œuvre, et nous pensons que tous les Prisonniers seront intéressés par un résumé de notre activité, depuis les débuts, le 20 juillet 1942, jusqu'au 31 octobre dernier.

Tout d'abord, il y a lieu de noter que les Prisonniers avaient voulu participer au vaste mouvement de solidarité qui anime notre Pays et, malgré les dures souffrances de l'exil, la France enregistrait des envois individuels et collectifs, soit de Stalags, soit de certains Kommandos, de sommes à verser au Secours National.

Sur la demande du Maréchal, il a été décidé d'arrêter tout envoi au Secours National et de réserver toutes les sommes recueillies, soit par collecte, soit au cours de manifestations, uniquement en faveur des familles de prisonniers les plus déshéritées.



Médecin Lieutenant JEUANDON
Président de notre œuvre

Ainsi ont été créées les Caisses de secours des Camps et désormais chaque Stalag possède son Œuvre d'entraide, placée sous le haut patronage de Son Excellence Scapini.

Le but de l'Œuvre d'entraide, l'unique, est de venir en aide aux familles nécessiteuses.

Nos statuts, des circulaires et des imprimés pour demandes d'assistance ont été adressés à tous les Kommandos du Stalag. Chaque mois, « ESPOIR » vous apporte notre bilan et une documentation ; ce numéro de Noël va vous permettre de méditer sur les chiffres afférents à la période sus-indiquée :

Recettes :

Collectes des Kommandos.....	10.865,73
Collectes du Camp	1.598,44
Produit de kermesse, dons et spectacles au Camp	2.577,00

Total..... 15.041,17

Dépenses :

Des projets de répartition ont été établis pour 245 familles et des renouvellements de secours pour 141 familles, soit une somme de..... 13.975,44

Avoir en Caisse au 31 octobre 1942 1.065,73

Nous n'aurons garde d'oublier que pendant la période considérée, l'Oflag VA, qui parraine notre Stalag, a transmis à notre compte de Paris environ 3.000 marks. Cette somme est répartie, par les bons soins du Commissariat au Reclassement, entre les familles nécessiteuses du Stalag VC et au mieux de l'intérêt général.

Voici donc, sans autres commentaires, et pour un laps de temps assez court, une somme de 340.000 francs répartie entre les familles les plus nécessiteuses.

Il nous appartient, ici, de remercier les Officiers qui ont pensé aux prisonniers des Stalags : leurs hommes.

De remercier nos amis du Camps et nos amis les Chefs de baraque, dont l'activité, à tous, s'avère inlassable.

Et surtout de remercier les Hommes de Confiance des Kommandos qui, nous ne l'ignorons pas, ont une tâche parfois ingrate. S'ils sont isolés, nos pensées vont souvent vers eux et nous sommes toujours à leur disposition. Qu'ils sachent bien que leur visite au Camp nous est un plaisir, nous voudrions les recevoir plus nombreux.

Pour répondre au désir d'un certain nombre d'Hommes de Confiance, curieux de connaître les membres du Bureau, nous dirons qu'il s'agit d'une équipe de six hommes de tous âges, de tous grades, de régiments divers et de professions différentes, connaissant déjà, pour la plupart, les questions d'assurances et de mutualité. Ils s'emploient de leur mieux sous la bienveillante présidence du Lieutenant-Médecin Jouandon, Officier sanitaire d'une grande autorité morale et qui est entouré de l'estime générale. Mais revenons à notre rapport moral.

Toutes les demandes d'assistance qui nous sont parvenues ont été transmises en France, y compris celles (peu nombreuses) qui avaient été ajournées au début. En effet, le Commissariat au Reclassement des P.G. nous a adressé une première liste des cas reconnus nécessaires, ou non, et les résultats obtenus sont tels qu'il y a un intérêt évident à faire confiance à cet organisme. Dans toute la France, grâce aux Maisons départementales du Prisonnier, le Commissariat est sur place et peut juger en toute connaissance de cause.

Des camarades viennent d'être avisés par leurs familles de la perception des premiers secours, et la remise de ces sommes ira en s'accéléralant ; les familles qui doivent être aidées seront connues du Commissariat et les enquêtes réduites à leur plus simple expression, le renouvellement des secours se fera avec le maximum de célérité.

En résumé, la grande Œuvre d'assistance et d'entraide des Stalags est dorénavant mise au point dans notre Pays. Comme nous l'indiquions à la suite de notre précédent bilan, nous avons la chance de bénéficier du dévouement de prisonniers rapatriés ayant mis toute leur activité au service de ceux demeurés captifs.



Georges REMAUD
Secrétaire général

Nos camarades déshérités doivent savoir que leurs familles sont aidées efficacement, aussi bien sur le plan moral que matériel et indépendamment des dispositions prises par les Pouvoirs publics. Pour eux, il y a là un réconfort certain, et les camarades plus heureux ont la satisfaction du devoir accompli.

Quelques Kommandos importants avaient devancé la création de l'Œuvre et institué un système de secours mutuel entre leurs membres. D'autres ont pensé aux veuves et aux enfants de camarades décédés en captivité et, chaque mois, ils adressent un mandat à la famille du disparu.

(Suite page 28)

Georges REMAUD.



par Pierre BLANC

L'année va bientôt s'éteindre. Il ne reste plus qu'une flamme vacillante et démesurée... Ça sent le suif. Sur les murs de notre geôle s'accouplent des ombres fantastiques. Dans la cheminée, quelques cendres : nos espérances consumées dont il ne reste qu'un peu de poussière grise et rose. La chandelle qui va s'éteindre a de grosses larmes qui se figent. Les

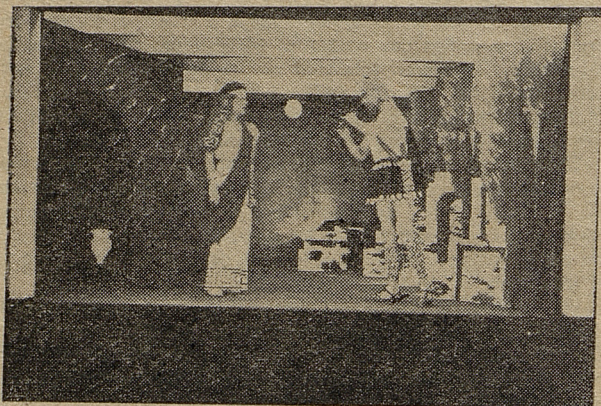
César (*Raymond*) arrive à temps. Il n'a plus le visage gonflé de colère, les mains puissantes et le tablier bleu qu'il rabattait sur son front pour dormir; il sent monter en lui une émotion dont il n'est plus le maître; sa voix semble voilée de tristesse. Païssie (*Emery*) revenu inopinément va dire son mot dans cette scène de famille. « Le père, c'est celui qui aime. » Fanny se lève et défend son enfant avec une émotion profonde qui magnifie le rôle et arrache les larmes.

— Bonsoir, Marius !

— Bonsoir, Fanny !

— Marius, venu de l'ombre s'en va dans l'ombre...

Le mur s'agite. Les silhouettes, désordonnées, dansent au rythme d'un jazz éclatant; quelques refrains connus flottent dans l'air. L'école Bouzilouf est d'une tenue légère; la Boulangère a fauté, c'est certain. *Fernand Boucot* et ses gamins remportèrent un vif succès, et sur les dernières mesures de la chanson des Quatz'arts, entre la Pêrichole (*Caens*). Le décor est somptueux : la baie ouverte fait une grande tache lumineuse jaune d'or. Don André (*Huguin*) garde sa goutte et sa crédulité pendant que l'Evêque (*Lagraulet*) ajoute sa pourpre aux coloris du tableau. Chut ! Calmons les impatiences des jeunes époux... : « Voilà la Bonne ! » Mais la vieille servante (*Bonavia*) se console de ses aventures extra-culinaires en dansant avec Apollon (*Brisou*) les airs célèbres de Franz Lëhar. Deux vieillards (*Vasseux, Gras*) au jeu très sûr nous émeuvent pendant un court instant : « Séparation ! ».

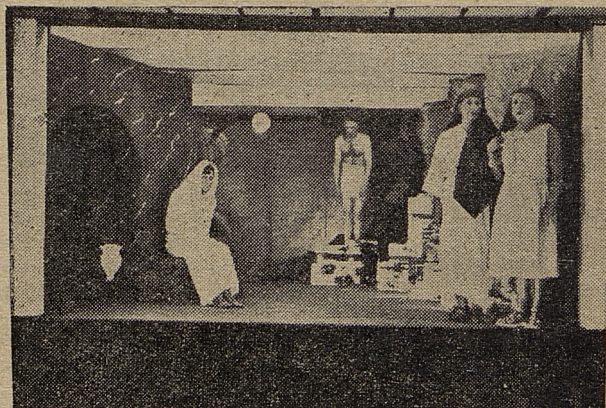


La Matrone d'Ephèse

ombres dansent. C'est le passé qui renaît en esquisses désordonnées. Le mur semble s'animer : le cirque de Malschbach, les accents circonflexes de ses sapins, une large tache brune de glaise et de boue, le gros œil clignotant du mirador, un long train qui glisse dans la nuit, le « Train pour Venise » sans doute... Puis le Camp d'Offenburg, son salmis de barbelés, ses baraques, son stade, sa chapelle où flotte une vague odeur de choux et d'encens, son Théâtre... une rampe bossuée. Sur le mur, les ombres font et défont des silhouettes connues...

Un paso-doble frénétique soulève une danseuse espagnole (*Bouyer*) et son partenaire Bidasse (*Pignet*) à la soirée donnée dans le parc vert et bleu. Il y a des soldats ivres de limonades, des chansons joyeuses, une cantinière alerte, un adjudant-auteur (*Louche*), des robes décolletées, des décors audacieux... Dans la chambrée, une souris passe. « Les Tartempions » la suivent et disparaissent...

Une salle à manger simple mais coquette : c'est le soir. Au dehors, sur le quai, des matelots chantent. La fenêtre s'ouvre doucement : « Fanny » (*Caens*) lève la tête, Marius (*Arnoux*) est là. Il l'embrasse passionnément. Elle ne dit plus rien, elle s'abandonne. Mais



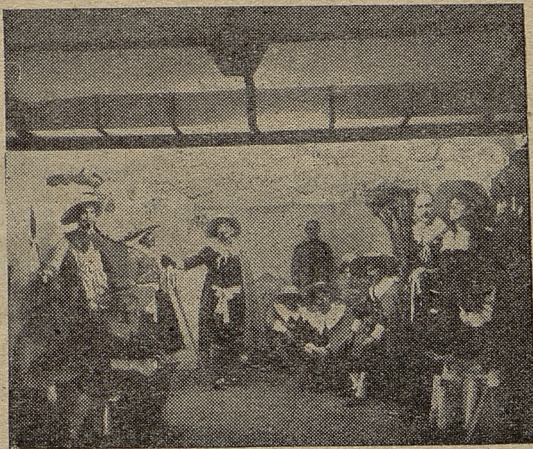
La Matrone d'Ephèse

Cette fois, les ombres s'agitent, marchent au pas, défilent. L'air vibre : la Sidi-Brahim, la Marche des Zouaves, celle de la Légion. Un coup de feu : le Père de Foucauld (*Richefeu*) meurt à Tamanrasset. Les soldats de l'Empire, les indigènes, les jeunes, tous sont là, groupés autour de la France (*Caens*) qu'ils vénèrent et qu'ils aiment. « La Revue Impériale » a passé...

Un flou. Nous sommes dans le cabinet de travail de Pelletier (*Poullain*). Pourquoi « Deux Couverts » ? Un seul suffisait. La vie est ainsi faite : ou bien nous attendons quelqu'un qui ne vient pas, ou bien notre intention a été dépassée et celui sur qui nous comptions nous a féroce ment rendus à notre solitude. A notre solitude, et à nos « maux » sur lesquels joue ironiquement Madame la Préfète (*Auvray*). Mais Cambronne (*Poullain*) hésite encore à fournir à sa revêche épouse (*Richefeu*) les éclaircissements qu'elle demande. Un bris de vaisselle. « Le Mot » s'échappe d'une jolie bouche et la timide servante (*Bergues*) est plus navrée de sa maladresse que de sa facilité à répondre à l'appel de la rime...

New-York. Un salon obscur avec d'épais rideaux : c'est le repaire de la bande à Dillon (*Boucot*). L'infortuné MacFarren se servira-t-il de sa brosse à dents ? Les gangsters (*Ducroiset*, *Brisou*, *Lagraulet*, *Pisier* et *Anselmetti*) n'ont pas l'air bien méchant. Au bout du troisième acte, Wallace Porter a gagné une deuxième montre en or. Sur la table, le poste de T.S.F. habilement réparé diffuse un agréable concert du maestro *Della-Grecca* : Trois Jeunes Filles nues, Show-boat, Ciboulette, Les Dragons de Villars...

Un casque à panache, une chlamyde, le glaive, des cnérides, l'ombre d'un soldat grec à présent se détache sur le mur où le pendule sinistre du voleur se balance mollement dans la nuit... Nous sommes au

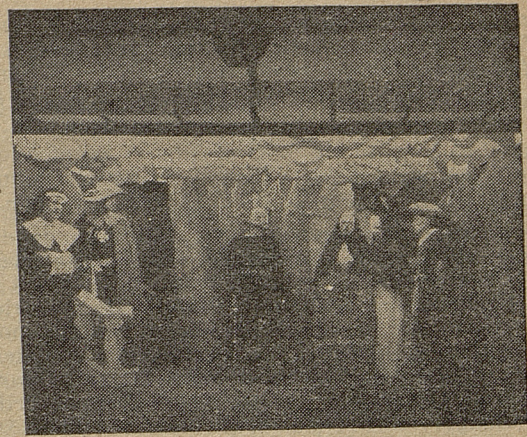


Cyrano de Bergerac
4ème Acte

royaume des Ombres... Le cimetière d'Ephèse prend des proportions fantastiques. Le mari (*Barberis*) a fini son repas d'olives sépulcrales et prend placidement le frais à la porte de son mausolée. Le pendu (*Pignet*) soutient de son argot épicé le dialogue philosophique, puis il s'enfonce, dégoûté, dans l'Eternité... Deux femmes éplorées (*Bergues*, *Gras*), vraies figures de la douleur cherchent dans l'ombre fuyante des cyprès, l'homme qu'elles ont perdu et qu'elles aimèrent, malgré l'éloignement de leurs conditions, du même amour et de la même tendresse. Et la riche veuve (*Poullain*) du conseiller à la barbe violette, se donne au soldat jeune et entreprenant dans un élan que n'a pu réprimer le souvenir de son deuil tout frais. Elle éclaire alors furtivement le gibet nouveau dont la corde va bleuir le cou déjà froid de son époux.

« Garde à vous ! — Hissez le pavillon ! » — Le coq a chanté ; dans l'aube qui chasse l'ombre et se lève, radieuse, l'œil énorme et glissant de la lune jette un dernier regard ironique et narquois...

Ici, deux générations se heurtent : le père et le fils sont dressés l'un contre l'autre, mais ils s'évitent, parce qu'il y a un effort à faire de mutuelle compré-



Cyrano de Bergerac
5ème Acte

hension. Dans un acte très applaudi, la fougue orgueilleuse du jeune homme (*Raguenet*) s'apaise et Pélissier (*Poullain*), rasséréiné, presse sur sa poitrine son « grand garçon ». Là, Monsieur de Briquerville (*Lagraulet*) est taquiné par le démon de midi. Sous la sage influence de Madame Lebreton (*Gras*), il revient sur la décision sévère qu'il avait prise à l'égard de son neveu (*Meurice*) ; puis il continue la lecture des Trois Mousquetaires, pendant que le rideau se ferme sur « L'Eté de la Saint-Martin ».

Maintenant les ombres se sont transformées en ombres. Un arbre énorme, un banc de pierre, une allée de marronniers, des fuites de pelouses, des bosquets, la profondeur d'un parc. C'est l'automne. Toute la frondaison est rousse au-dessus des pelouses fraîches. Les feuilles craquent sous les pas dans les allées. Roxane (*Poullain*) brode silencieusement. Les feuilles tombent : « Elles sont d'un blond vénitien ». Cyrano (*Longepierre*) a fini sa gazette. La nuit descend insensiblement, les religieuses se rendent à l'office. Le Duc de Grammont (*Gras*) s'est éloigné. Les vieux amis, Le Bret (*Dejeante*) et Ragueneau (*Auvray*) sont là, fidèles... « Je l'attendrai debout, et l'épée à la main. » La voici. Cyrano chancelle... Quatre présentations triomphales, cinq décors magnifiques, vingt-trois acteurs enthousiastes, de longs applaudissements, un coup d'audace, un coup de maître...

La scène est exigüe, qu'importe ! Voici le film chatoyant de la « Revue des Provinces »... : cent acteurs. L'Est avec ses danses et ses espoirs, la Bourgogne et ses pampres, la bourrée auvergnate, la nef de Beauvais, la foire d'Auch, la veillée bretonne, les jardins de Versailles, le soleil du Midi, la fière et noble Corse, enfin la Seine :

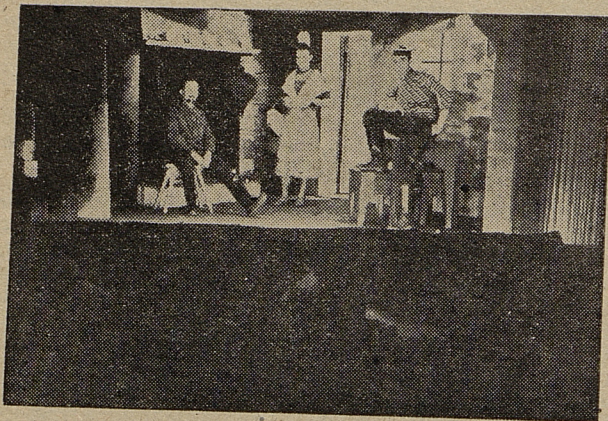


Les interprètes de Cyrano

...Deux quais crasseux semés de l'un à l'autre bout
D'affreux bouquins moisis et d'une foule insigne
Qui fait dans l'eau des ronds et qui pêche à la ligne...

Mais dans l'ombre qui descend, les enseignes lancent leurs appels au néon et Paris nous convie au plaisir... Et Vasseux, le mari résigné et apoplectique, invite à danser sa jeune « Femme Dépensière » qui a gagné finement le gros lot de la Loterie Nationale.

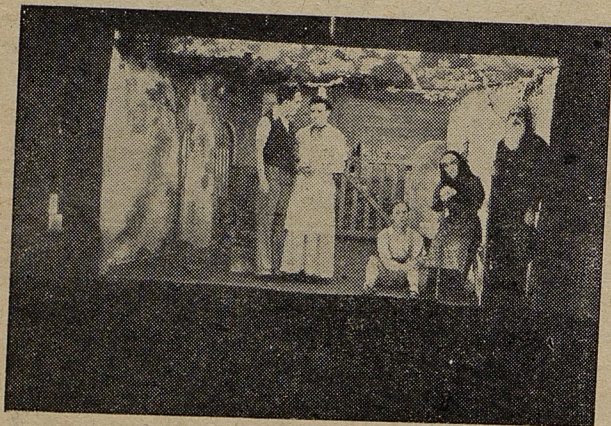
De nouveau des ombres bleues. Un Commandant digne et respectable (*Raymond*), un Capitaine frétilant (*Longepierre*) et le profil inoubliable du « Tampon du Capiston » (*Pignet*). Malgré ses situations conventionnelles, le vaudeville déride les plus moroses. Hortense (*Auvray*) a les talents d'une cantatrice, Yvonne (*Caens*) est fraîche et douce, Mélanie (*Marie*) n'a pas de prétentions, ce qui paraît cocasse, Briffoteau (*Bouyer*) manie maladroitement son balai sous le regard mauvais de Pastini (*Bonavia*) et Michondard (*Douady*) patoise légèrement en fumant une pipe nonchalante. Mais le dénouement est heureux, Maître Pouponnet (*Lagraulet*) vient encore une fois d'arranger les choses...



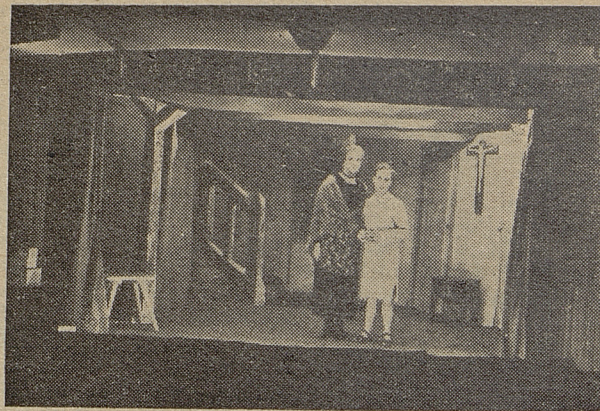
L'Arlesienne 2. Tableau

Pignet, comique troupière, chante ! « Il est malin... » Louche (*Olive*) nous dispense le sel de sa fantaisie marseillaise et la belle ordonnance de son « Heure du Prisonnier ». Nicolas incarne aussi aisément Noël-Noël que Maurice Chevalier. Il a beaucoup d'esprit et il chante faux, comme un vrai chansonnier. « Le Retour d'Yvonne » a connu six fois le succès. Le pianiste *Douady* accompagne toujours, avec sa même bonne humeur et son même talent. *Dejante* remplit la salle de sa belle voix de basse : « Les Noces de Figaro », « Le Barbier de Séville », « La Flûte enchantée », « La jolie Fille de Perth », « Hérodiade », « La Damnation de Faust »... Cette fois c'est un « rat » qui s'enfuit, un « rat qui a de l'amour au corps ».

Le bras d'un sémaphore s'agite dans la nuit lourde d'angoisse. Feu rouge, feu vert. Alternative. « L'Aiguille 93 » (*Gras, Vasseux, Vennin, Launay*) ne répond plus. — Nous sommes maintenant dans l'atelier



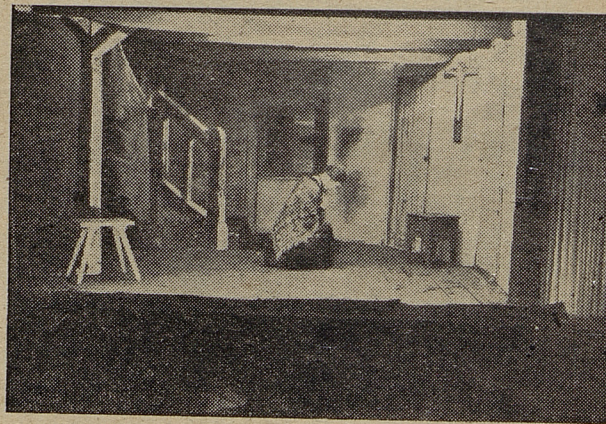
L'Arlesienne 3. Tableau



L'Arlesienne 4. Tableau

de Maître Ferrary (*Lagraulet*), « Luthier de Crémone » avec Philippo (*Gras*), le bossu au grand cœur Sandro (*Jullien*) et Gianina (*Richefeu*). Des jeunes premières à la tombe : Madame Lebidou (*Richefeu*) souscrit une excellente « Rente Viagère »... Toc, toc, qui est là ? c'est un cheval de corbillard dont l'histoire est trop savoureuse pour être contée en entier. C'est le Maire (*Emery*) de la « Distribution des Prix », c'est la « meumeu » à Pisièr, « Le Printemps qui chante » et l'amour chez les créoles : Hubert et son Jazz !! Un flot de souvenirs nous inonde : le champagne, les soirées heureuses, les enlacements faciles, le rythme... Souvenirs, ombres disparues, silhouettes vivantes et charnelles, jeux de lumière. Barbelés, terre d'exil... Ombres disparues !...

La bougie tremble toujours. Elle va bientôt s'éteindre. Le mur est toujours là, et d'autres acteurs passent en ombres rapides : *Andrieux, Augier, Bohy, Bret, Buisson, Debruyne, Deschamps, Finol, Gannat, Girardin, Laurent, Lime, Morel, Ragueneu*, puis les



L'Arlesienne 4. Tableau

chanteurs *Bresso* et *Girino*, le chansonnier *Carlin*, les « gauchos » de *Della-Greca*, d'autres encore. Le théâtre de Prisonniers n'est-il pas une grande famille ! Chacun apporte le meilleur de soi-même et se dépense sans compter. Un petit rôle, un grand rôle, qu'importe ! Il faut distraire les camarades, les tirer de l'ornière, les faire rire, les émouvoir.

La bougie tremble de plus en plus; elle est agitée. Le mistral souffle; il entre impétueux, et gifle la flamme qui s'amenuise. Une symphonie large et triste s'élève. Près de son grand-père (*Raymond*), l'Innocent (*Marie*) joue avec ses clés, protégé par le vieux Balthazar (*Dejante*). Le fouet de Mitifio (*Barberis*) fait une ombre aiguë. Vivette (*Caens*), délicieuse et douce, offre à Frédéric son cœur tout neuf et compatissant. La vieille Renaude (*Richefeu*), toute crevasée par le temps, embrasse gauchement le vieux berger ému jusqu'aux larmes. Les derniers accords des chœurs joyeux s'accrochent aux glycines. L'équipage (*Pignet*) s'est endormi... Le Rhône roule un flot



Une scène de Gringoire

amer; Arles brille, une femme s'en va dans la nuit. Lanteaume qui nous a si souvent charmés de sa jolie voix, ne chante plus; Rose Mamaï (*Gras*) veille, et l'aube qui se lève vient blanchir dans la cour de Castelet le cadavre de son fils. Le patron Marc (*Longepierre*) s'est approché de la fenêtre et, silencieusement, a retiré sa casquette au triple galon... « L'Arlésienne »? Une symphonie rouge et noire, comme le sang...

Des épaules nues et le froufrou d'une robe à paniers (*Auvray*), un vieux Marquis poudré (*Gras*) qui serre sur son cœur la précieuse « Jouvence ». Pourquoi n'existe-t-il pas un élixir merveilleux qui endormirait les Prisonniers jusqu'au réveil lumineux de la libération? Chimère... Un train, deux trains. Certains camarades nous quittent. Ils emportent nos souffrances, nos rêves, nos chagrins, et nos misères. Des mains se serrent, des yeux se gonflent. Ils sont partis, et nous heurtons la froide réalité qui nous blesse atrocement.

Mais un souffle se lève, un chant ailé, palpitant : la prose rythmée de Banville nous éveille de son souffle léger. Oublions nos peines ! « Gringoire » lance son émouvant appel à la pitié.

*Ayez pitié du peuple tout amour
Bon pour fouiller le sol, bon pour la taille
Et la charrue et bon pour la bataille !*

Il semble que cette prière soit la nôtre et que cet appel ne soit qu'un reflet de notre âme. Un poète qui chante sert du moins à annoncer que l'aurore se lève et que le printemps va venir. Pour Louis XI (*Longepierre*), saisissante silhouette, l'aurore s'est levée; ses camarades de scène (*Lagraulet, Barberis, Bergues, Caens*) conservent son loyal souvenir. Pour nous le printemps viendra.

L'orchestre *Della-Greca* est là au grand complet. Les instruments découpent d'étranges ombres chi-



La Jouvence de Monsieur le Baron

noises et sur le mur s'inscrit l'oscillation régulière d'un immense métronome. « Musique pour Toi », « Mélodie de la Nuit », « La Féria », « La Fille du Régiment », « Nina Rosa », « Hungaria », « Mexicana », « Comte Obligado », « No, No, Nanette », « La Suite Nordique », la prestigieuse « Ouverture d'Egmont », « La Symphonie Inachevée » de Schubert. Les ombres

Les personnages



de Gringoire





Un bel ensemble réalisé...

bougent... Il n'en reste que cinq que nous reconnaissons facilement. *Douady* joue la troisième étude de Chopin, mélancolique et passionnée; *Collet* tire de son violoncelle les délicates sarabandes de Bach et de Händel; *Bosco* interprète avec talent et style le brillant concerto en ré de Mozart; *Della-Greca*, *Collet* et *Douady* jouent le trio numéro 12 de Haydn, et le concert se termine par le quatuor numéro 4 de Beethoven dans l'interprétation duquel figure le violoniste *Jullien*.

Dans le calme de la petite rue provinciale, des ombres aux chapeaux verts se rendent au Salut. *Telcide (Gras)* est autoritaire mais bonne, *Rosalie (Auvray)* éternue, *Jeanne (Finot)* bavarde, *Ernestine (Bonavia)* ronchon, et la timide *Marie (Bergues)* attend en recousant des boutons, l'enfant qui aura les yeux bleus de sa mère et le parapluie de son père (*Pignet*). *Jacques (Bouquet)*, jeune premier sportif, va devoir payer à l'enregistrement un excédent de tendresse; la vieille gare verra partir vers des horizons bleus, l'espiègle et pétillante *Arlette (Caens)* et l'élégant *Monsieur de Fleurville (Raymond)* demandera à *Monsieur le Grand Doyen (Lagraulet)* de bien vouloir bénir la nouvelle gouttière et... la bouteille de lacryma-christi.

Les silhouettes se sont effacées. Le mur est gris pâle. Il s'anime et s'élargit. C'est maintenant un long ruban qui se développe, sillonné par les autos. C'est une route qui conduit au Tyrol, à la côte d'Azur, à Marseille, d'où les paquebots vont faire le tour du monde. C'est la « Nationale 6 »! Pour ceux qui demeurent attachés à leur coin, la route ouvre un horizon féérique. *Antoine (Vivien)* a trouvé le dénouement de son roman; son fils *Robert (Filère)* « ne l'a pas fait exprès »: il est à cet âge étincelant où l'on joue avec les allumettes en ne brûlant que les doigts

des autres; *Francine (Caens)*, la douce *Francine*, moderne et romantique à la fois, accepte simplement de rester avec ses bons vieux parents retraités (*Emery, Bonavia*) dans la maison repeinte en rose où le bonheur n'a fait que passer. Et la route s'éloigne à son tour...

La chandelle est morte. Il n'y a plus d'ombres, il n'y a plus de reflets mouvants. Tout est obscur. Oui, il ne reste plus que les obscurs, ceux qu'on ne voit pas, ceux qui ne voient jamais le spectacle, ceux dont on ne dira jamais assez le dévouement. Le costumier *Wargnier* qui, secondé par *Millot* et *Moret*, accomplit chaque semaine des prodiges d'ingéniosité. Le maquilleur *Dubois* qui, de ses crayons habiles vieillit, rajeunit, enlaidit ou embellit ses personnages et leur fait changer de sexe à volonté. Le perruquier *Riou* qui a autant de patience que d'habileté et l'équipe homogène des M.A.G. (*Bouyer, Charron, Couasnon,*



... par l'équipe des M. A. G.

Gourdelier, Guillaume, Henry, Landais, Launay, Sallien, Volette) à qui nous devons de si magnifiques décors, chapeaux et accessoires de toutes sortes.

L'année va mourir. Elle est morte. Elle emporte avec elle toute nos misères. Les ombres se sont évaporées...

Brusquement la porte s'est ouverte, une lumière très douce baigne la pièce où nos souvenirs de théâtre se sont noués et dénoués au gré de notre fantaisie... Nous avons goûté ensemble le charme de ces évocations: silhouettes familières, décors à peine entrevus, projection dans le passé des lueurs fugitives de nos rares moments de détente et d'oubli. La clarté bien-faisante de l'espoir nous inonde.

L'année nouvelle est venue jusqu'à nous...

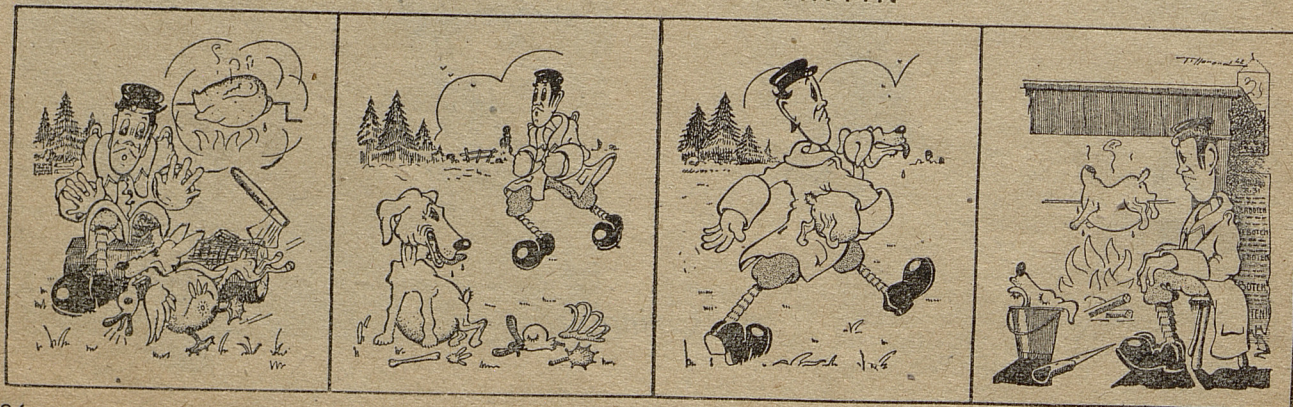
Le printemps va venir!

Pierre BLANC.

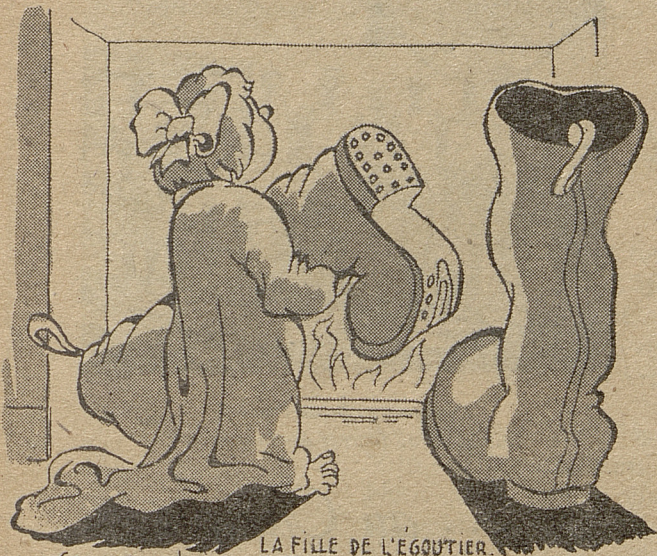
N.D.L.R. — Notre ami Blanc, Directeur des Spectacles, en rédigeant cet article a, par modestie, omis volontairement de se citer. Nous nous empressons de réparer cette lacune en signalant à nos lecteurs que dans un certain nombre des pièces qu'il a mentionnées, il a interprété les rôles principaux avec tout le talent qu'on lui sait.

« ESPOIR ».

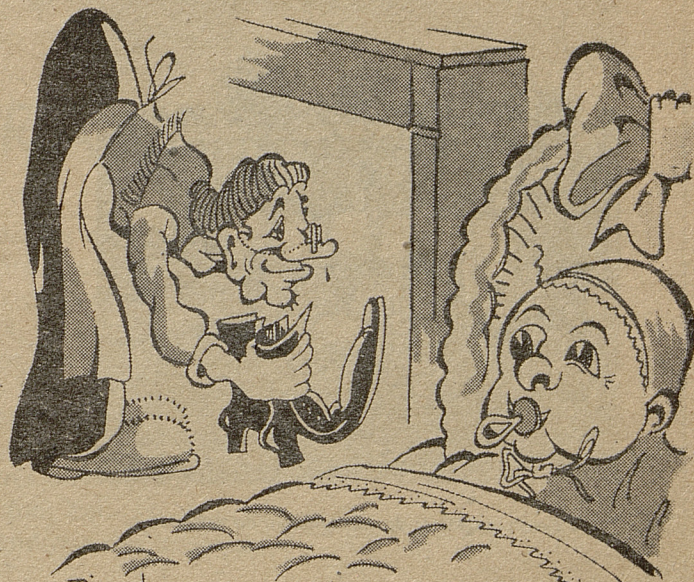
LE REVEILLON DE TINTIN



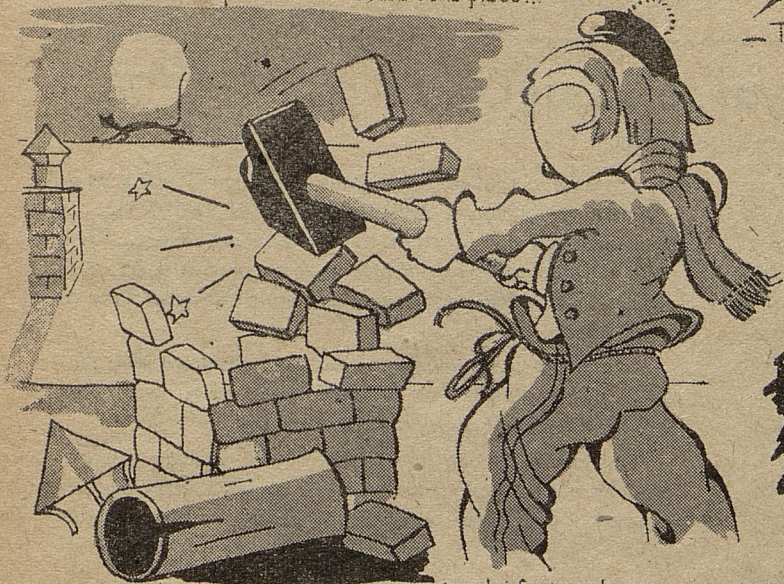
Noël...



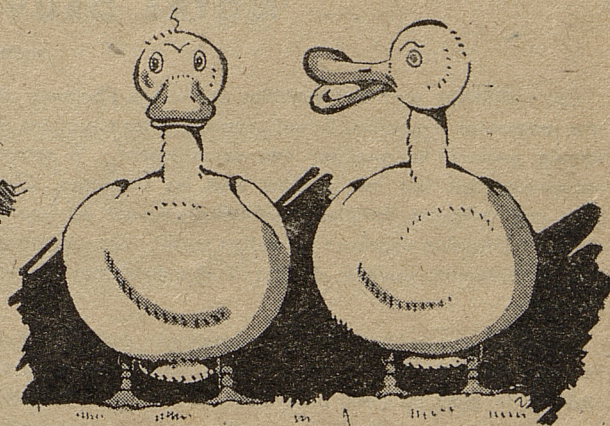
LA FILLE DE L'EGOUTIER.
— Comme ça le père Noël trouvera de la place...



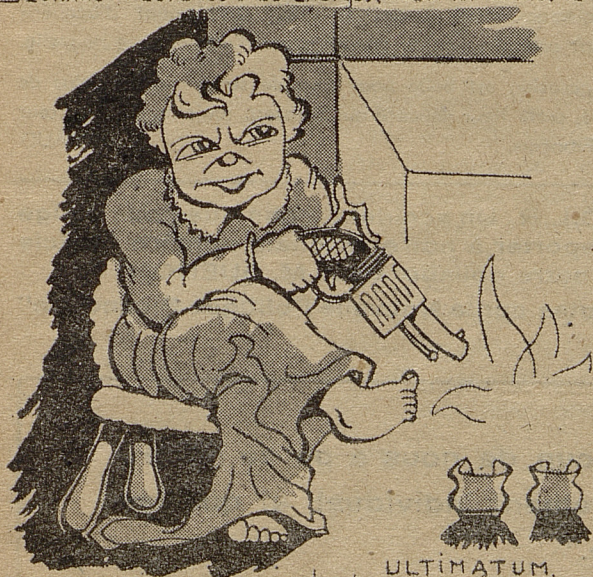
— Tiens !... grand-mère qui croit encore au Père Noël !...



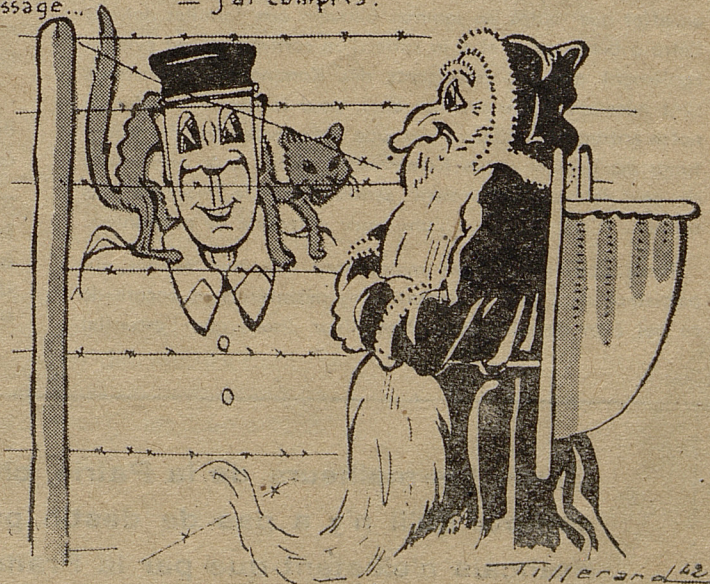
— Comme il aura les bras chargés, il faut lui faciliter le passage...



INTUITION.
— Dis-donc, c'est bientôt Noël...
— J'ai compris.



ULTIMATUM.
— Il choisira : la hotte ou la vie.



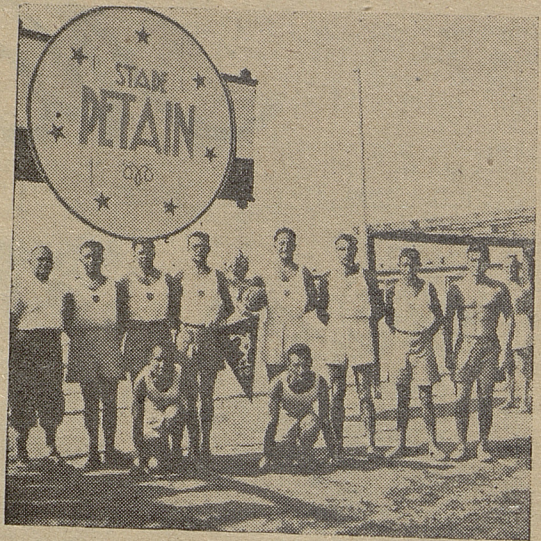
— Je vous apporte la libération.
— Déjà !...

T. Herand '42

Les sports...



L'équipe gagnante du championnat de volley-ball.



L'équipe de l'Île de France
vainqueur du tournoi des Provinces.

... au Camp

NOTRE OEUVRE D'ASSISTANCE

(suite de la page 21)

Ces initiatives sont fort louables et tout à l'honneur de leur promoteur. Toutefois, il faut songer que les situations de famille peuvent se modifier très sensiblement ; le temps, inexorable, fait son œuvre dans tous les domaines. C'est ainsi que certaines familles endeuillées peuvent se trouver dans une situation aggravée ; d'autres seront dans une situation entièrement nouvelle, du fait d'un second mariage par exemple.

Puisque tous les Kommandos connaissent maintenant le rôle primordial du Commissariat au Reclassement et son activité sur le plan de l'entraide aux familles de prisonniers, peut-être estimeront-ils qu'il serait bon qu'il ait à connaître de ces cas particuliers. Son intervention serait efficace, autant que profitable à tous : prisonniers et familles. Il nous semble en effet que toutes les sommes allouées aux familles doivent l'être à bon escient et à la suite d'un contrôle. Il est évident également que les versements des Kommandos importants sont nécessaires, au premier chef, pour la bonne marche de notre entreprise. L'Œuvre s'occupe indistinctement des infortunes des gros et petits Kommandos, et les seuls versements de ces derniers réduiraient sensiblement le montant des secours. Il n'y a enfin qu'une seule catégorie de prisonniers.

Nous nous adressons maintenant aux Kommandos qui persistent dans leur isolement et se désintéressent encore de ce bel élan de générosité. Nous leur disons que l'essentiel

n'est pas le versement de grosses cotisations ; qu'ils comprennent que l'homme seul est faible, très faible, tous les prisonniers en ont pourtant fait la dure expérience. Aussi, nous leur demandons de s'intégrer, sans plus attendre, à la grande famille des prisonniers, le scepticisme n'est plus de mise.

Nous redirons encore que l'isolement est néfaste pour l'individu ; que l'union fait la force, que l'union seule peut refaire la grandeur d'un Pays.

Nous avons chaque jour l'écho douloureux des détresses de chez nous ; nous avons aussi l'écho douloureux des angoisses de camarades qui craignent qu'à leur foyer, devant l'âtre éteint, leur femme et leurs petits aient faim.

L'Œuvre à laquelle on vous demande de participer est magnifique entre toutes. Il s'agit simplement d'acquiescer l'esprit communautaire, annonciateur d'une époque nouvelle.

L'occasion est belle pour tous de semer un peu plus de Bonté, cette fleur délicate qui poussera toujours dans le cœur des Français.

G. REMAUD

N.D.L.R. Un accident technique nous oblige à reporter à notre prochain numéro l'article de notre collaborateur M. GUENON :

"Notes sur la Nouvelle Politique Financière"

„Dans les malheurs de la Patrie, chacun de nous a pu se rendre compte qu'il n'y a pas de destin purement individuel, et que les Français n'existent que par la France.”

Nous sommes heureux de publier un poème de notre Directeur André-Masson, au lendemain de son départ, car ce poème est inspiré par les plus purs sentiments de cette camaraderie et de cette solidarité qui doivent unir tous ceux qui ont connu la souffrance des Camps.

DES CAMARADES!

Nous les gueux, les tordus, les déçus, les malades,
Sinistres figurants d'inhumaines parades,
Roulés dans la tempête et gorgés des malheurs,
Nous les durs, les fiévreux, les piqués, les râleurs,
Nous rentrerons en France, un jour, mes Camarades!

Baraques, barbelés, les décors de cafard
Vite s'effaceront dans un passé blafard.
Nous qui ne savons plus très bien ce que nous sommes,
Pitoyables troupeaux qui font peur au regard,
Nous les sacrifiés, redeviendrons des hommes!

Grisés et titubants, éblouis, au réveil,
Nous irons en tremblant sur la trop belle route,
Nous irons comme en rêve, avec un dernier doute,
Sans croire qu'on nous rend tout à coup le soleil.

Puis la vie à nouveau se fera quotidienne . . .
Et serons nous marqués par cette épreuve ancienne
Que nous évoquerons songeurs, déjà distraits
En refermant nos cœurs sur de lointains secrets.

Saurons-nous reconnaître, à nos yeux, à nos âmes
Les frères d'autrefois sortis des mêmes drames.

Nous les gueux, les tordus, les déçus, les malades
Nous rentrerons en France, un jour, mes Camarades.

Il ne faudra jamais séparer nos destins
Tout à fait. Nous devons les soirs et les matins
De nos labeurs nouveaux penser les uns aux autres,
Et bien que dispersés, nous forger en commun
Les mêmes volontés invincibles d'apôtres.

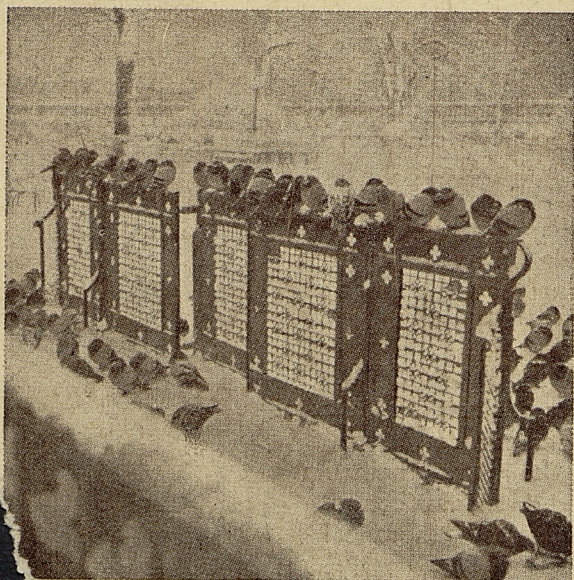
Nous serons au retour symbole de l'Union,
Gens d'étude ou d'usine ou de ferme . . . qu'importe!
Ah! la haine de classe entre nous est bien morte!
Nous aurons pour garder notre amitié forte
Les souvenirs sacrés de la même Passion.

Nous les gueux, les tordus, les déçus, les malades,
Sinistres figurants d'inhumaines parades,
Nous les gens de l'Épreuve et des mêmes malheurs
Quelle que soit la vie, au fond de mêmes cœurs
En France nous serons d'abord, des Camarades!

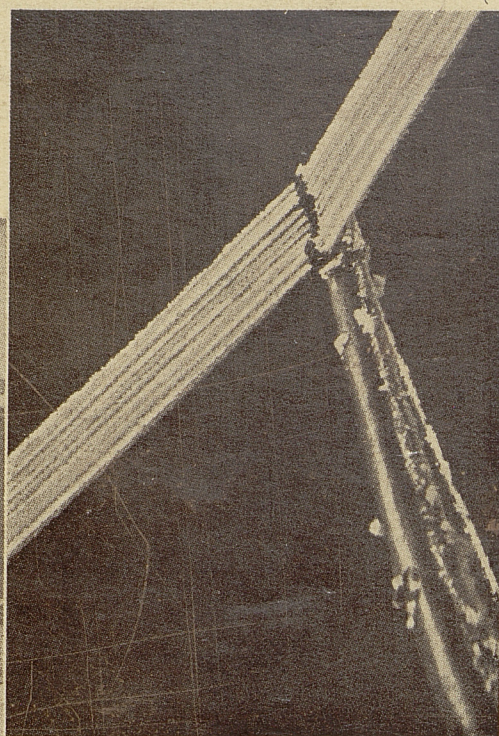
NEIGE DE NOEL A PARIS



La place de l'Opéra à peu près déserte (vue des marches de l'Opéra).



Les pigeons de la Trinité sont transis.



Silhouette étrange d'un poteau télégraphique.

Photographies « L'Illustration »



Sur les Boulevards, près de la Madeleine.